

« Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de 3 personnes au moins, cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE, chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun »¹

L'invention du cartel

ÉLIANE PAMART

En 1964, Lacan qui se trouve en rupture avec le mouvement psychanalytique, fonde son École, l'École française de psychanalyse soit l'EFP, et invente **le cartel** ; celui-ci est donc contemporain de l'École, et précède de trois ans sa seconde invention, la passe.

Si Lacan a éprouvé la nécessité de mettre au cœur de son École ces deux nouveaux dispositifs, c'est bien parce qu'ils visent un même objectif, sans pour autant avoir les mêmes fonctions.

Il s'agit d'une exigence éthique et épistémologique qui oriente le travail de l'École ; il définit ce travail comme ce qui : « dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité — qui ramène la praxis originale qu'il a instituée [...] dans le devoir qui lui revient en notre monde — qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi¹ », programme qui reste plus que jamais d'actualité.

Ainsi, le cartel tel qu'il le définit dans cet acte de fondation du 21 juin 1964 concerne le travail de l'École; il écrit : « pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe », il vise donc « **le** » travail mais pas « **un** » travail, celui de l'École, qui passe inévitablement par le cartel ; il en fait « **l'organe de base du travail** » au sein de l'École.

Dans cet acte de fondation, Lacan écrit que le cartel sera formé de trois à cinq personnes « PLUS UNE, chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun »². Ce « plus une » qui se rapporte à une personne se trouve en gras et majuscule dans le texte, aujourd'hui, on parle plus facilement du plus-un.

En 1975, Lacan poursuit sa réflexion dans sa leçon du 15 avril de son séminaire *RSI*, et développe l'idée que la fonction du plus-un donne au cartel une structure de nœud borroméen ; il le caractérise par l'expression de « **nœud**

École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien – France

118, rue d'Assas – 75006 Paris

Tél. : 01 56 24 22 56

www.champlacaniensfrance.net

1 J. Lacan, Acte de fondation 21 Juin 1964, *Autres Écrits* ; p. 239.

2 J. Lacan, *ibid.*

social » à distinguer du nœud du couple amoureux, dans la mesure où on est au delà du deux, par la présence de ce plus-un.

Il précise que ce qu'il souhaite avec le cartel, c'est « l'identification au groupe » alors que jusqu'ici, il se montrait plutôt critique quant aux groupes tels que le définit Freud avec sa *Massenpsychologie*.

Il faut attendre les dernières lignes de cette leçon pour qu'il précise, que l'identification qui se produit dans le cartel s'établit « à ce qui est au cœur du nœud » qui n'est rien d'autre que l'identification au désir de l'Autre. Lacan précise que dans le cartel, l'identification se fait au point vide du désir de l'Autre et il se réfère à l'hystérie, dont le propre est de s'identifier au moins-un du désir, soit l'objet *a*.

Notons que l'élaboration issue du cartel se spécifie de l'articulation entre un savoir de doctrine par les textes, et un savoir d'expérience, aperçu par la voie analysante, venant interroger chacun, là où il se situe dans son rapport à la psychanalyse ; le plus-un le mettant en acte par son adresse à l'École de l'inscription du cartel et de ses produits.

Le bulletin des cartels se fait alors recueil et témoin de ce travail des cartels de notre École.

Nous avons tenu à présenter des produits de cartels différents quant à leur thème de travail mais aussi quant à leurs origines des pôles pour en illustrer diversité, vivacité et originalité.

Nous remercions les plus-uns qui se sont adressés au bulletin des cartels pour nous faire découvrir les produits élaborés au sein de leur cartel, témoignant par cette adresse de leur fonction de plus-un telle que Lacan la définissait : « à charge pour lui de veiller aux effets internes à l'entreprise, et d'en provoquer l'élaboration³ ».

Nous vous en souhaitons bonne lecture.

*Éliane Pamart
Responsable des cartels 2012 - 2014*

APRÈS-MIDI DES CARTELS

Paris

LES PSYCHOSES

13 AVRIL 2013

3 J. Lacan, « D'Ecolage », *Ornicar* ?, n°20-21, 11 mars 1980, p. 35.

De Schreber à Dora dans le Séminaire Les Psychoses*

CAROLE LEYMARIE

J'ai commencé ce travail en cartel sur la lecture de ce séminaire avec un certain nombre de questionnements, dont un quant au diagnostic différentiel entre psychose et hystérie qui n'a pas cessé de faire question au vue de ma propre difficulté à repérer la psychose dans le discours de certaines patientes.

Dans ce séminaire, partant de l'analyse du délire de Schreber, du vouloir être la femme de Dieu, Lacan en vient dès la septième séance à la question de Dora « Qu'est ce qu'une femme ? »

Depuis ce séminaire les formules de Lacan ont évolué, aussi j'essayerai ici de m'en tenir à là où il en est de son enseignement, en ce que cela est éclairant pour moi pour comprendre le sens et la portée de cette évolution.

Je vais ici reprendre ce qui m'a permis d'avancer sur le diagnostic différentiel entre psychose et hystérie à partir des sept premiers chapitres du séminaire « Les Psychoses ».

Au début de ce séminaire, Lacan insiste sur cette exigence de ne pas partir de ce qui semble compréhensible : « Commencez par ne pas croire que vous comprenez. Partez de l'idée du malentendu fondamental. C'est là une disposition première, faute de quoi il n'y a vraiment aucune raison que vous ne compreniez pas tout et son contraire. »¹. Et il ajoute ensuite que « la difficulté d'aborder le problème de la paranoïa tient précisément à ce qu'elle se situe justement sur le plan de la compréhension »².

Si le discours du sujet psychotique reste sur le plan de la compréhension, comment repérer les troubles dans l'ordre du langage ? J'utilise cette terminologie car Lacan indique qu'il est prudent en terme de diagnostique de psychose et qu'il faut qu'il y ait des troubles dans l'ordre du langage pour poser ce diagnostique³. Qu'est ce qu'un trouble dans l'ordre du langage ? Comment se manifeste t-il ?

* Cartel sur le Séminaire Livre III, *Les psychoses* : Carole Leymarie, Margottin Marie-Claude, Ravaux Virginie, Rousseau Katya, plus-un : Naïtali-Cordova Nadine.

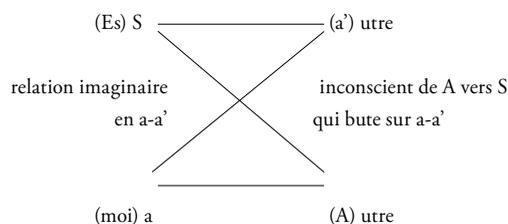
1 Lacan. J., *Séminaire Les psychoses, Livre III*, Paris, Seuil, 1981, p. 29.

2 *Ibid*, p. 30.

3 *Ibid*, p. 106.

Avant d'essayer d'y répondre, j'ai eu besoin de reprendre la définition du réel, du symbolique et de l'imaginaire à ce moment là de son élaboration : le symbolique serait représenté par le signifiant, l'imaginaire par la signification et le réel comme « le discours bel et bien tenu réellement dans sa dimension diachronique »⁴.

Lacan reprend le schéma L qu'il avait introduit l'année précédente à la fin de son séminaire « Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse » en même temps qu'il introduisait la notion du grand Autre pour désigner, au delà du couple imaginaire du miroir, l'ordre symbolique.



Dans ce schéma, le point pivot de la fonction de la parole serait la subjectivité du grand Autre⁵ qui est capable de convaincre et de mentir. Pour que cela tienne, pour que le sujet puisse y faire avec la subjectivité du grand Autre, il faut donc d'après Lacan qu'existe « quelque part quelque chose qui ne trompe pas »⁶, un réel non trompeur : il cite Dieu et le ciel (en référence aux astres qui tournent sans que l'on ait à s'en soucier).

Cependant chez Schreber ce réel non trompeur n'existe pas. Dans le premier chapitre des « Mémoires d'un névropathe », il établit un nouvel ordre des choses, dans lequel Dieu régit le monde et les astres, selon son bon vouloir : « Dieu décide aussi de la pluie et du soleil ; généralement, cela va pour ainsi dire tout seul, en fonction du rayonnement calorique plus ou moins grand du soleil ; mais Dieu peut, dans des cas particuliers, en disposer à sa guise, selon les buts qu'il poursuit en propre et à certaines fins. »⁷

Lacan note que Schreber entretient un jeu de tromperie avec Dieu, « cet être premier, garant même du réel »⁸. En annihilant ce qui est censé faire tenir

4 Ibid, p. 76.

5 Ibid, p. 76.

6 Ibid, p. 76.

7 Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, p. 25.

8 Lacan J., op. cit., p. 82.

l'ensemble de la structure du langage, Schreber serait dans un rapport imaginaire en miroir avec Dieu qui « l'aime trop jusqu'à l'étouffer, le détruire »⁹. Il n'y aurait rien pour les séparer, aucune médiation symbolique, « c'est la loi, qui est ici tout entière dans la dimension imaginaire. »¹⁰

En reprenant ici le schéma L, nous pourrions noter que sur l'axe a-a' chez Schreber, la relation imaginaire n'est pas médiée par le grand Autre.

Comment s'explique cette non médiation par le grand Autre ?

Lacan introduit ici le cheminement de Freud quant à la distinction entre Névroses et Psychoses à partir de la notion de réalité. Freud soutient que dans les deux cas elle est atteinte.

Pour Freud dans la psychose c'est avec la réalité extérieure qu'un moment il y aurait un trou, tandis que dans la névrose ce serait une partie de la réalité psychique qui serait sacrifiée.

Lacan fait un pas de plus en réinsistant dans ce séminaire sur la différence entre refoulement et forclusion qu'il avait déjà repris à partir de l'exposé de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud. Dans la névrose il faudrait qu'il y ait *bejahung*, admission dans le symbolique, pour qu'il y ait refoulement — qui provoque un trou, trou qui est le manque à être — tandis que dans la psychose, « quelque chose qui n'est pas symbolisé va se manifester dans le réel »¹¹ — ce serait donc la réalité qui serait pourvue d'un trou.

Ce ne serait donc pas le concept de réalité qui nous permettrait d'avancer sur le diagnostic différentiel mais celui d'une admission primordiale *Bejahung*, ou son absence, dans l'ordre symbolique.

Un trouble dans l'ordre du langage serait un trouble dans l'ordre symbolique, au sens de la forclusion, qui se manifeste dans le réel, soit pour Lacan à ce moment là, dans « le discours bel et bien tenu réellement dans sa dimension diachronique ».

À la septième séance de ce séminaire Lacan reprend l'explication du délire proposé par Freud qui « conflue à cette notion du narcissisme »¹². En effet Freud introduit le narcissisme comme une étape du développement qui permet de passer de l'auto-érotisme à l'amour de l'objet avec la distinction qu'il établit entre « libido du moi » et « libido d'objets ». Pour Freud dans les psychoses la libido abandonne les investissements d'objets et se replie sur le Moi.

9 Ibid, p. 82.

10 Ibid, p. 82.

11 Ibid, p. 95.

12 Ibid, p. 103.

Lacan reprend cette hypothèse de Freud, d'un retrait de l'intérêt de la libido loin de l'objet extérieur comme étant au cœur du problème de la paranoïa, pour poser la question du plan et du registre sur lesquels ce retrait s'exerce. « Dans la paranoïa, il y a bien quelque chose qui a profondément modifié l'objet mais est-ce un déplacement de libido comme dans la névrose ? »¹³

Pour éclairer cette question il introduit le cas de Dora car, dit-il, en tant qu'hystérique « elle entretient un rapport singulier à l'objet »¹⁴.

Reprenons brièvement cette « opérette viennoise », tel que Lacan désigne ce quatuor entre Dora, son père, Monsieur et Madame K.

Dora est amenée par son père chez Freud après une menace de se suicider. Le père lui même avait été accompagné chez Freud quelques années plus tôt par Monsieur K.

Je cite ici les propos du père de Dora tels que noté par Freud dans la partie « l'état de la maladie » : « je suis lié à Madame K par une sincère amitié [...] je n'ai évidemment pas besoin de vous assurer qu'il ne se cache rien d'illicite derrière ce rapport. Nous sommes deux pauvres êtres qui se consolent mutuellement, comme ils le peuvent, par une sympathie amicale. Vous savez que ma propre femme n'est rien pour moi »¹⁵. Dora était-elle présente lors de cet entretien avec son père ? Rien n'est indiqué en ce sens mais nous pourrions supposer qu'elle a quelques idées de cette considération de son père à l'égard de sa mère.

Nous savons que Freud a reconnu son erreur de ne pas avoir réussi à identifier l'objet d'amour de Dora, et que cet objet serait Madame K.

Dora entretient une relation ambiguë avec Monsieur K ce qui lui permet de tenir à distance Madame K et son père tout en favorisant la poursuite de cette relation adultérine entre ces deux personnages. « C'est parce que le rapport triangulaire lui serait spécialement insoutenable que la situation s'est non seulement maintenue, mais a été effectivement soutenue dans cette composition de groupe quaternaire »¹⁶.

C'est à partir de la scène au bord du lac avec Monsieur K, lorsqu'il lui dit « ma femme n'est rien pour moi » que la situation se décompense : elle le gifle et s'enfuit. Lacan dit qu'elle y répond ainsi : « si votre femme n'est rien pour vous alors qu'êtes vous pour moi ».

13 *Ibid.*, p. 104.

14 *Ibid.*, p. 104.

15 Freud S., *Dora*, PUF, 2006, p. 24 (p. 16 de la série Bibliothèque de psychanalyse).

16 Lacan J. : *op.cit.*, p. 105.

On pourrait supposer que ce « ma femme n'est rien pour moi » de Mr K viendrait faire écho avec ce même « ma femme n'est rien pour moi » de son père à l'égard de sa mère qui viendrait faire répétition pour Dora.

Dora présente des symptômes somatiques ainsi qu'un « petit syndrome de persécution »¹⁷ à l'égard de son père. Un petit syndrome de persécution peut exister dans l'hystérie mais comment se distingue t-il de la paranoïa propre à la psychose ?

Pourrions-nous dire qu'un petit syndrome de persécution peut apparaître dans la névrose lorsqu'il y a une chute au niveau imaginaire ? Pourrions-nous parler de suppléance dans la névrose ?

Pour envisager ce syndrome de persécution qui peut survenir dans la névrose, Lacan reprend la notion de narcissisme qu'il définit comme « relation imaginaire centrale pour le rapport interhumain »¹⁸ qui serait à la fois relation érotique mais également à la base de la tension agressive. Avec le stade du miroir et la constitution du moi — le moi étant déjà un autre — la relation agressive serait constituante de la relation imaginaire au semblable.

Cependant, le comportement humain n'est jamais seulement réduit à la relation imaginaire.

« Pour que l'être humain puisse établir la relation la plus naturelle [celle du mâle et de la femelle] il faut qu'intervienne un tiers, [...] il y faut une loi, une chaîne, un ordre symbolique, l'intervention de l'ordre de la parole, c'est-à-dire du père. [...] L'ordre qui empêche la collision et l'éclatement de la situation dans l'ensemble est fondé sur l'existence de ce nom du père »¹⁹.

Pour répondre à la première question : « qu'est-ce qu'un trouble dans l'ordre du langage ? » nous pourrions dire que ce serait la manifestation dans le discours de la forclusion du nom du père, soit de quelque chose qui n'a pas été symbolisé. Avec le schéma L, nous avons pu voir que cette non admission dans le symbolique chez Schreber provoque une prolifération imaginaire.

Ce qui n'a pas été symbolisé chez Schreber, Lacan nous dit qu'il s'agit de « la fonction féminine dans sa signification symbolique »²⁰. L'irruption de son fantasme d'être une femme subissant l'accouplement le surprend mais d'une façon non conflictuelle.

17 *Ibid.*, p. 106.

18 *Ibid.*, p. 107.

19 *Ibid.*, p. 111.

20 *Ibid.*, p. 99.

Là où pour Dora il y aurait cette question de « qu'est-ce qu'une femme ? » ou « suis-je une femme ? », pour Schreber il n'y aurait pas de question mais certitude d'être la femme de dieu.

Concernant la question du retrait de la libido sur le moi, Lacan n'y répond pas mais nous pouvons noter qu'un déplacement de la libido apparaît chez Dora. La libido ne serait donc pas un argument pour le diagnostic différentiel.

Quelle dimension de sujet chez l'autiste ? *

MARICELA SULBARAN

Lorsque nous avons commencé le cartel sur l'autisme, l'une de mes questions portait sur le statut du corps chez le sujet autiste, ou avec syndrome autistique, pour reprendre le terme proposé par Jean-Pierre Drapier.

Quel rapport entre le sujet et le corps ? C'est le corps qui supporte le sujet. Au début, l'organisme vivant est un « corps au naturel », dit Lacan dans la *Troisième* et c'est par la marque signifiante que cet organisme vivant se dénature.

Le signifiant est la première marque du sujet, nous dit Lacan dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*¹. De ce fait, l'entrée dans le langage est une sortie du « Naturel ». Au début, ce « sujet naturel », c'est le sujet préalable à la marque. Cette marque est une écriture qui a une fonction de bord, « L'écrit comme ce bord du Réel », précise Lacan.²

Le signifiant produit des effets sur le sujet et sur le corps. Cette inscription du signifiant dans le corps permet l'entrée dans le Réel. Elle réalise l'extraction, la perte de jouissance de l'individu vivant. De ce fait, la fonction signifiante est le fondement de la dimension du symbolique. Ce symbolique troue le réel du vivant. À partir de cette opération, la dimension réelle du sujet peut être nouée à sa dimension symbolique. Dans le Séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan souligne l'importance du Réel pour montrer que le Réel lui-même est triple, à savoir la jouissance, le corps, la mort en tant qu'ils sont noués par l'impasse du sexe³.

Pour Lacan, L'Autre est le lieu où se situe la chaîne du signifiant qui commande tout ce qui va pouvoir se présenter du sujet, c'est le champ du vivant où le sujet a à apparaître. Le sujet, dépend du signifiant et le signifiant est d'abord au champ de l'Autre et dans l'avènement du sujet se produit un manque. Lacan

* Cartel : cartel sur « Autisme ou syndrome autistique ? » composé de : Guerra Hilda, Senaux-Rapaccioli Isabelle, Sulbaran Maricela, plus-un, Drapier Jean-Pierre.

1 J. Lacan, Séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973 p. 73.

2 J. Lacan, *Les Non-Dupes-Errent*, Inédit, Séance du 19 mars 1974.

3 *Ibid.*

souligne qu'il y a un manque réel, antérieur, à situer à l'avènement du vivant, c'est-à-dire à la reproduction sexuée. Le manque réel, c'est ce que le vivant perd, de sa part de vivant, à se reproduire par la voie sexuée. Ce vivant, du fait d'être sujet au sexe, est tombé sous le coup de la mort individuelle. Lacan ajoute que c'est du côté de ce vivant, appelé à la subjectivité, que se manifeste essentiellement la pulsion.

Il semble que pour l'enfant autiste, il manque la marque du signifiant sur le réel du corps. La marque, l'écriture qui imprime le signifiant et qui permet de faire fonction de bord du Réel. Comment ce signifiant s'imprime-t-il ? Ça se joue au lieu de l'Autre : « c'est impossible de situer la fonction du sujet comme tel si nous ne faisons pas entrer en jeu la fonction de l'Autre »⁴.

Sans effacer les facteurs constitutionnels et les contingences de l'histoire qui peuvent intervenir ou interférer dans la rencontre avec cet Autre, je suis en accord avec les auteurs qui présentent l'autisme comme une réponse de protection et de préservation devant l'Autre.

Le passage du sujet naturel au sujet marqué se réalise lorsque l'opération d'aliénation et de séparation s'effectue dans la rencontre avec l'Autre. Cet Autre réfère à la mère toute-puissante, mais cet Autre est aussi, le lieu du sujet de « je parle », siège de la parole, place de l'analyste, trésor des signifiants, lieu de l'Autre qui fait inscription sur le corps, l'Autre du Signifiant du grand A barré S(A), c'est l'un-en-moins.

Pour qu'il y ait constitution du sujet de l'inconscient, l'enfant doit s'aliéner à la chaîne signifiante, à la parole. Le signifiant représente le sujet par un autre : S1----S2. Dans la chaîne signifiante, il y a au moins deux signifiants, elle est binaire : S1 __ S2.

De ce fait, l'opération d'aliénation produit, l'émergence du sujet comme effet du signifiant avec l'instauration de la métaphore signifiante et l'opération de séparation, génère, la chute de l'Autre qui devient l'Autre barré. Cet Autre barré avec un manque, c'est l'Autre du désir. Dans cette rencontre du sujet avec le manque de l'Autre se constitue le désir du sujet, à partir du désir de l'Autre. C'est dans la rencontre de deux manques que le sujet rentre dans le circuit pulsionnel.⁵

Comme pour le sujet psychotique, pour le sujet autiste l'Autre n'est pas barré, l'Autre reste réel, tout-puissant. Cet Autre devient persécuteur et intrusif. Les stéréotypies et l'utilisation des objets de manière particulière seraient des stratégies de protection devant cet Autre qui est vécu comme dangereux.

4 J. Lacan, La Logique du fantasme, Séance du 18 janvier 1967.

5 J. Lacan, La logique du fantasme. Séance du 18 janvier 1967.

L'autiste est sujet mais peut-être pas sujet de l'inconscient, comme on peut le dire pour les névrosés. Chez l'autiste, le sujet de l'inconscient, le sujet de la chaîne signifiante ne s'est pas constitué. L'inconscient n'a pas été constitué parce qu'il n'y a pas eu refoulement avec la substitution métaphorique de la chaîne signifiante. Mais aussi parce que l'opération de séparation avec l'objet ne s'est pas réalisée. Lorsqu'il y a la séparation de cet objet, alors ça fait trou dans le réel du corps avec des effets sur la jouissance.

La jouissance est marquée par le langage. C. Soler nous rappelle que les jouissances du parlant sont jouissances *converties* au langage, *affectées* par le chiffrage de l'inconscient : « l'affecté étant l'individu corporel en sa chair ». Dans ce sens, l'effet premier, selon l'hypothèse de Lacan, étant l'objet *a* qui inscrit à la fois l'effet de perte, le moins-de-jouir, et l'effet de morcellement des plus-de-jouir qui le compensent.⁶

L'extraction de la jouissance de l'individu vivant laisse le sujet avec une jouissance châtrée. C'est la jouissance phallique, la jouissance hors du corps, qui produit l'objet plus de jouir. C'est par la jouissance phallique que va surgir l'*Un*. Cet *Un* condense une jouissance, c'est le signifiant maître qui va permettre le chiffrage de la jouissance.

S'il n'y a pas l'entrée du signifiant dans le réel, il ne se produit pas l'opération d'extraction, de limite, de chiffrage de la jouissance du corps. Chez les sujets autistes, on y voit très souvent des irrptions de jouissance sans limite et nous avons des exemples de les voir osciller entre des états d'impassibilité jusqu'aux états d'explosivité déchirante.

Pour ce qui est du corps, il y en a des perturbations. On peut mentionner la difficulté au niveau des frontières du corps. Chez ces sujets leur corps n'a pas une unité. Les mouvements de leurs corps se présentent comme s'ils sont morcelés, comme si une partie du corps de l'autre les appartient, parfois ils donnent l'impression que les extrémités de leurs corps peuvent se séparer, se détacher.

Un corps se construit. Le stade du miroir décrit par Lacan, c'est la période dont l'enfant fait la construction du moi et obtient l'unité du corps. D'un corps qu'au début est vécu discordant et morcelé. Cette unité est ce en quoi le sujet se reconnaît pour la première fois comme unité, mais comme unité, aliénée virtuelle. Pour avoir un corps, il faut qu'il soit habité par la parole, par le symbolique.

Je reviens sur le statut de sujet chez l'autiste.

Lacan considère que l'être humain est parlé plus que parlant. Les sujets autistes, même s'ils ne parlent pas, ils sont des sujets. Pour se référer au sujet

6 C. Soler, *Les Affects Lacaniens*, Puf, 2011, p. 51-52.

autistique, C. Soler signale que l'autiste en tant que sujet, il est représenté par les signifiants de l'Autre. Mais c'est un sujet qui reste un pur signifié de l'Autre et de ce fait, ils sont des sujets mais pas énonciateurs. Ce sujet, déclare C. Soler, c'est un sujet qui n'a pas encore fait son entrée dans le réel.⁷

L'entrée du sujet dans le réel, c'est sa sortie de l'Autre, nous rappelle C. Soler ; c'est de l'Autre que l'enfant reçoit les premiers oracles et en ce sens son inconscient sera le discours de l'Autre. Soler précise que c'est dès la première demande articulée de l'enfant, qu'il s'extrait de cet espace de l'Autre où il n'était que parlé. Cela a effet dans le réel du petit vivant. Effet sur ses besoins originaires que la marque signifiant de la demande dès qu'elle est articulée en langage convertit en pulsion orale, anale, etc. C. Soler ajoute que le sujet supposé au discours de l'Autre vient-il s'insérer dans le réel, hors de la chaîne du discours de l'Autre.⁸

Le sujet autiste, comme tous les sujets, est immergé dans une langue maternelle qui est transmise à l'enfant par sa mère ou par les personnes qui lui ont donné ses premiers soins. Lacan utilise le terme *lalangue* pour se référer à l'importance et aux effets de cette *lalangue* sur la jouissance de corps. Lacan précise que « c'est dans la rencontre des mots avec le corps que quelque chose se dessine ». et de là, certains éléments de *lalangue* font empreinte sur le corps.

Dans la *Troisième*, Lacan signale que l'inconscient est un savoir qui s'articule de *lalangue* et que le corps qui la parle est noué au réel, c'est-à-dire que les éléments de *lalangue*, d'une part, introduisent la jouissance, et d'autre part, fixent la jouissance et la civilise.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan souligne qu'un corps ne se jouit que s'il est incorporé de façon signifiante et il ajoute que le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante⁹. Que se passe-t-il pour le sujet autiste ? On pourrait dire que pour ce sujet, *lalangue* ne produit pas l'empreinte sur le corps et ça reste un corps un peu au naturel, non incorporé par le signifiant.

Je vais vous présenter une vignette clinique d'un court trajet de suivi. Il n'y a eu que cinq rencontres. On a pu repérer des émergences d'une position de sujet, et des stratégies du sujet en utilisant ces objets comme un moyen de se protéger de l'Autre.

Vignette clinique

Tom est un enfant de 3 ans qui a été amené par sa mère, laquelle est suivie

dans un service d'accueil pour jeunes mères. Lors de la première séance, la mère exprime son angoisse liée au fait qu'elle soupçonne que son fils est autiste et elle se sent responsable du fonctionnement de son fils. Ce soupçon de la mère surgit après qu'elle a regardé une émission télévisée sur l'autisme. Elle se demandait dans le même temps si son fils n'avait pas de problèmes auditifs parce qu'il ne répond pas lorsqu'on lui parle, et en effet, elle ne lui parle pas ou très peu. Tom ne mange que de la nourriture comme de la purée, hormis du pain et des petits gâteaux. Il mange rien à la cantine et mange presque rien à la maison. La mère de Tom a fait un déni de grossesse pour ses deux enfants, son fils Tom et sa fille. Jusque-là, Tom était proche, attentif et faisait des câlins à sa petite sœur qui avait 10 mois. Il semble qu'il ne se sentait pas menacé en présence de cette petite.

Entre la première et la deuxième séance, la mère est allée voir la directrice de l'école maternelle pour demander une place pour Tom. Ce dernier était avec sa mère lors de l'entretien et la directrice a dit que ce ne serait pas possible car il fallait que l'enfant soit propre. De retour à la maison, la mère a répété à son fils qu'il ne pourrait pas aller dans cette école parce qu'il n'était pas propre. La mère rapporte que dès le lendemain, Tom n'a plus utilisé de couches. Lors de la deuxième séance, la mère ne se pose plus la question d'un dysfonctionnement auditif et me déclare ainsi : « Là, je sais qu'il entend ».

Comment interpréter cette réponse de Tom si immédiate, contondante et patente, du contrôle de ses sphincters ? Pendant cette semaine, Tom s'est trouvé devant trois Autres : l'Autre de la directrice, qui a proféré un dire de commandement ou d'exclusion ; le lieu de l'Autre maternel, dont le dire a été un énoncé de résignation, d'impuissance et un lieu Autre qui venait de s'offrir à Tom. Ce lieu-là, ce n'était pas le lieu du commandement, ni de l'impuissance, mais une place où il pouvait déposer quelque chose. On lui a offert la possibilité d'ouvrir un petit espace pour se distancier du gouffre maternelle. La réponse de Tom montre, d'une part, une position, un choix. Il me semble que sa réponse à la demande de l'Autre n'est pas d'ordre pulsionnel, celui du côté du désir, mais plutôt du côté de la soumission au commandement. Mais cela a été un choix. Ce « choix » était peut-être fait pour se protéger, s'écarter de la dynamique maternelle par rapport à ce avec quoi il a été toujours confondu, c'est-à-dire avec le gouffre mortifère de sa mère. Tom a pris le contrôle. Au-delà du fait de réussir à devenir propre, ce qui est en jeu, c'est l'utilisation de cet objet anal comme tentative de border quelque chose de la jouissance mortifère.

Pour ce qui est de l'objet oral, à partir de la deuxième séance, quand je lui ai proposé d'entrer seul dans le bureau, il s'est mis à crier. La première fois, la mère lui a donné du pain et il a accepté d'entrer. Pour les séances suivantes, c'était le même rituel : il fallait lui donner quelque chose à manger. En mangeant,

7 C. Soler, *L'inconscient à ciel ouvert de la psychose*. Presses Universitaires du Mirail, 2002, p. 67.

8 C. Soler, *Les Affects Lacaniens*, Puf, 2011, p. 53.

9 J. Lacan, *Séminaire Livre XX Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 26.

il entrait dans un état d'euphorie et se mettait à « danser » et à rire. Ce qui apparaît, c'est la toute puissance devant l'Autre dans la forme d'une irruption de la jouissance déchaînée. Après avoir dévoré la nourriture, il se trouvait dans un état d'hébétéude. L'objet oral apaisait la terreur de disparaître lorsqu'il était devant un Autre inconnu. Tom se remplissait pour avoir une consistance devant cet Autre réel menaçant. L'état d'hilarité dans lequel se trouvait Tom quand il se servait de l'objet oral lui permettait de mettre l'Autre à distance.

Tom verbalise ces mots : « Ma » et « Au revoir ». Pendant la séance, Tom était mutique et avait un regard fuyant. À aucun moment durant la séance, il ne prononçait un mot, à aucun autre moment il ne me regardait, sauf à la fin. Tom utilisait à la fois l'objet voix et l'objet regard, au moment de partir, au moment de la séparation. Là, il pouvait me regarder et dire un mot. À la fin de la séance, Il me regardait un instant, et cet instant était accompagné d'un : « Au revoir ». Les deux mots et le regard soutenu dans l'instant où quelque chose du sujet apparaît.

La clinique avec les sujets autistes est la clinique du réel, d'un réel du vivant non amarré, disjoint de tout autre registre, le symbolique et de l'imaginaire. Chez les autistes, les trois registres, le Réel, le Symbolique et l'imaginaire restent isolés.

« La mort est le noyau du Réel », nous indique Lacan dans *Les non-dupes errent*. Le Réel troué possède la fonction de nouer le corps, la jouissance et la mort. Le travail du psychanalyste viserait à limiter la dérive du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire et à laisser la place pour que le sujet fasse des apparitions et attendre qu'il puisse trouver quelque chose pour être, peut-être moins terrifié dans la vie.

Si la psychanalyse résiste aux attaques qui lui sont adressées par rapport non seulement à sa pertinence dans le travail avec des sujets autistes mais aussi avec toutes les structures, c'est parce qu'elle se soutient du désir de l'analyste. Ce désir qui lui est venu comme désir de savoir après avoir rencontré et avoir cerné son horreur dans le registre du réel. Le Champ lacanien est le champ de la jouissance, le champ du Réel.

Autisme : structure ou superstructure*

JEAN-PIERRE DRAPIER

D'où me vient cette question qui peut sembler bizarre et que je travaille depuis deux ans dans le cartel « autisme ou syndromes autistiques ? » ?

Du fait d'être un clinicien, en particulier un clinicien qui travaille avec des enfants. Et force m'a été de constater, en tant que clinicien, l'hétérogénéité des tableaux cliniques, des étiologies et du devenir des enfants mis sous ce syntagme.

D'ailleurs je suis loin d'être le seul à faire ce constat et quelque soit les écoles de pensée ou les abords théoriques, les auteurs parlent volontiers de spectres du trouble autistique s'il s'agit de « dsmiste » ou de syndrome autistique pour le professeur Munich à Necker. Les analystes, en général, ne sont pas plus affirmatifs :

- Freud se contente d'utiliser l'adjectif « autiste » pour définir un « système fermé aux stimuli du monde extérieur¹ », un peu refroidi par la condensation de son terme auto-érotisme par Bleuler². En effet, d'un côté celui-ci fait cette référence/révérance à Freud mais en excluant, cachant, caviardant, l'*Eros*, le contenu sexuel de la découverte freudienne³.

- Lacan, contrairement à la citation inaugurale qu'en fait Maleval dans « L'autiste et la voix », ne parle pas d'autisme mais de l'autiste ou des autistes ou des « dits-autistes ».

- Même une « papesse » de l'autisme comme France Tustin fait, montre d'une certaine ambivalence, passant allégrement de « l'autisme » à « l'état autistique », à « l'enfant psychotique » pour parler du même objet. Sa finesse clinique n'a d'égale que la confusion théoricienne bâtie sur l'empathie⁴.

* Cartel sur « Autisme ou syndrome autistique ? » composé de : Guerra Hilda, Senaux-Rapacioli Isabelle, Sulbaran Maricela, plus-un, Drapier Jean-Pierre.

1 S. Freud, « L'advenir psychique » Œuvre complète, vol. XI, PUF, Paris, p. 15.

2 E. Bleuler, « *Dementia praecox* ou groupe des schizophrènes », Paris, EPEL, 1993.

3 E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, T. 1., Seuil, Paris, 1986, p. 10.

4 F. Tustin, *Les états autistiques chez l'enfant*, Le seuil, Paris, 1986.

- Plus près de nous, Laurent Danon-Boileau, côté SPP, « se dit convaincu que la pathologie autistique est diverse en degré et en nature⁵ », tandis que Colette Soler précise : « ... d'abord je ne crois pas qu'il y ait un autisme pur ; Margaret Mahler est d'accord là-dessus : on a toujours des « mixed » ; l'autisme est un pôle. » Ce qui ne l'empêche pas d'en donner un mécanisme général : « cette restriction faite on peut situer l'autisme dans un en-deçà de l'aliénation : un refus d'y rentrer, un « s'arrêter au bord ⁶ ».

- Margaret Mahler, qui partage les psychoses entre états autistiques et psychoses symbiotiques, a une intuition qui se rapproche de ce que je veux dire : « les cas pur sont plutôt rares, alors que les cas mélangés (mixed) sont fréquents ; à une époque des mécanismes symbiotiques ont été superposés sur des structures de base autistique et vice-versa⁷ ».

Et vice-versa veut dire que des mécanismes autistiques ont été superposés, comme des super structures, sur des structures symbiotiques, symbiotique voulant dire psychotique chez Mahler et un certain nombre d'auteurs.

Je rappelle que pour Marx, l'infrastructure est ce qui régie les rapports économiques, les modes de production en particuliers tandis que les superstructures sont les appareils qui se construisent dessus, comme les discours.

J'ai dit et répété que si l'autisme n'existe pas, c'est-à-dire ne constitue pas une entité nosographique à part, ni à l'intérieur des psychoses ni comme quatrième structure, il y a une consistance certaine à parler des autistes et de syndromes autistiques. Après tout on parle bien de syndromes dépressifs ou de dépressifs sans que cela n'en fasse une structure à part ni une sous-classe de la psychose ou de la névrose. Il faut, à mon sens, concevoir le syndrome autistique comme une superstructure, une construction transtructurelle s'élevant au dessus de la structure à chaque fois qu'il y a empêchement (névrose) ou impossibilité (psychose) d'entrer dans l'aliénation.

Il y a deux avantages à raisonner ainsi :

D'abord, pouvoir intégrer dans ce tableau des mécanismes divers, de toute évidence présents à des degrés variables : mécanismes génétiques, métaboliques ou autres cause organiques et mécanismes subjectifs.

Ensuite, mieux comprendre les modes de sortie de l'état autistique : tantôt on parle de sortie par la paranoïa (les Lefort), la schizophrénie, la normose, tantôt par... l'autisme (Maleval). Tout cela semble bien vrai : si l'état autistique

5 L. Danon-Boileau, *Revue Française de Psychanalyse*, mai 2012, T. LXXVI, p. 435.

6 C. Soler, « Hors discours : autisme et paranoïa », Feuilles du *Courtil*, n°2, 1989, p. 10.

7 M. Mahler, *Infantile psychosis and early contributions*, Jason Aronson Ed., 1982, p. 151.

est une superstructure, alors, on en sort, ni plus ni moins, par où on y est rentré !

De la même façon que l'on définit le syndrome dépressif par des traits symptomatiques (aboulie, tristesse, pleurs, troubles du sommeil) et des mécanismes (perte de l'élan vital, fuite devant l'insupportable...) je définirai le syndrome autistique ainsi :

Persécution par les signes de la présence de l'Autre : la voix, le regard, le toucher, le désir et la volonté, les injonctions surmoïques, le changement de cadre etc. Tous ces signes de la présence de l'Autre marquent son existence dans l'*Umwelt*, son hétérogénéité radicale à l'*Inwelt* mal-assurée du sujet et donc son caractère intrusif.

Avec en retour la tentative d'annuler l'Autre (mutisme, néo langage, refus du regard, du toucher) et le petit autre dans sa présence et ses désirs (l'ignorance superbe de l'autiste)

À la base, impossibilité ou empêchement d'entrer dans l'aliénation signifiante et partent dans la séparation. Et cela, sans préjuger des causes de cette non entrée : psychologiques, organiques ou un mixte des deux.

Ces caractéristiques subjectives imposent quelques aménagements de la position de l'analyste et de son maniement du transfert et de l'interprétation.

D'abord l'analyste doit prendre au sérieux la persécution qu'il représente en tant qu'autre et en particulier, les signes de sa présence qui passent essentiellement par la parole (le choix des signifiants à utiliser ou à éviter), la voix (dans sa modulation en particulier, en chantant par exemple), le regard mais aussi le toucher. Il faut se laisser guider par l'enfant : devant un enfant vide, mutique on peu être amené à pratiquer de la réanimation, de l'insufflation signifiante tandis qu'avec un enfant victime de débordement de jouissance et de persécution par le langage ou la voix, on peut opter pour une « cure de silence ».

Mais au-delà pour tous ces enfants persécutés par un Autre tout-puissant, réel, nous devons éviter les injonctions surmoïques à type d'interdiction, d'ordre, etc. : « non, arrête, etc. ».

Lors des moments où il faut limiter la jouissance ou l'agressivité contre les personnes (en l'occurrence l'analyste) ou les objets ou la tentative de faire exploser le cadre, essayer plutôt de se positionner comme un autre désirant, en rappelant son existence comme autre existant en dehors de lui, avec ses désirs, ses joies, sa souffrance, avec donc l'avantage d'annuler l'annulation : « je ne veux pas que tu me fasse du mal ; je ne suis pas d'accord pour que... ; veux-tu que nous rangions ? Nous allons nous arrêter là ? etc. » Sur ce point je rappelle

les difficultés de ses sujets avec la séparation : à chaque séance, il vaut mieux en parler à l'avance et ne pas hésiter à se faire représenter par un objet qui accompagnera l'enfant en salle d'attente ou chez-lui. À condition de rappeler qu'il doit le ramener avec lui à la prochaine séance pour éviter un trou insurmontable dans l'immuabilité du cadre (du moins au début de la cure).

On peut aussi avoir recours à la présence ailleurs, l'existence dans un autre lieu (en l'occurrence la salle d'attente) de l'Autre maternel ou paternel : « tu viens nous allons voir Papa ou Maman ? ».

Enfin, il y a une manière d'être présent sans les saturer de notre présence : certains auteurs parlent des autistes comme de sujets hyper-sensoriels qui perçoivent beaucoup plus fort que nous les sons (la voix), les regards et le toucher : ils recevraient comme de véritables bombardements sensoriels. Le constat est cliniquement des plus justes mais la cause mal assurée, puisque cette soi-disant hyper sensorialité disparaît avec le transfert et la confiance. Puisque la voix, le regard et le toucher avant d'être des objets *a* sont des signes de la présence de l'Autre, de son existence dans l'*Umwelt*, de son hétérogénéité radical à l'*Inwelt* du sujet, il vaut mieux s'abstenir de les bombarder — pour reprendre cette expression — de sensations, afin qu'ils puissent les intégrer : par exemple éviter de leur parler en les regardant et en les touchant par exemple ou de les regarder en leur parlant. Dans la communication « normale » vous allez appuyer vos paroles de gestes, le regard sera la pour l'assurer, le confirmer, dire un « c'est bien à toi que je m'adresse ». Avec le sujet autiste, il s'agit tout à fait d'éviter cela, de s'adresser à eux de biais, être à leur coté et pas en face, de supporter leur regard dans le silence car, il arrive qu'ils regardent et plutôt fixement, gravement, d'être avec eux en appui attentif mais en faisant autre chose soi-même etc. Être de biais me semble l'expression la plus juste pour définir la position de l'analyste.

Bref, adopter une manière d'être, une position qui dit « je suis là si tu veux, dans la mesure de ce que tu peux supporter, et moi je peux supporter que tu aies du mal avec mon existence, même si je ne me laisserai pas nier ni dans mon existence ni dans mon altérité ». Ne pas s'imposer mais ne pas disparaître ou consentir à être juste un objet ou un instrument ou une partie de l'enfant autiste : si un enfant me manipule le bras pour ouvrir un tiroir pour que je lui prenne ou lui donne quelque chose, je me mets en scène, en jeu par la parole en disant ce qu'il est en train de faire et de me faire faire. Par le dire je ne suis plus son instrument.

C'est dans ce cadre que doit rentrer toute interprétation. Qu'est-ce qu'une interprétation ? C'est rajouter des signifiants, les nôtres, aux signifiants du sujet, qu'ils soient articulés, énoncés en clair par celui-ci ou non. Rajouter des

signifiants pour faire acte, faire que le sujet ne soit pas le même avant et après l'acte : c'est la définition même de l'acte.

C'est dire la lourdeur de ces quelques mots, leur caractère intrusif chez un sujet qui refuse radicalement de s'aliéner aux signifiants de l'Autre. D'autant que la réactivité de ces enfants à l'interprétation est remarquable, tant dans le sens d'une pacification que d'un déchaînement, souvent immédiats d'ailleurs.

Donc, toutes les précautions que je cite dans la manière d'être à leur coté, une présence de biais, je n'ai pas trouvé mieux comme expression, doivent être encore plus strictement tenues pour l'interprétation. Il s'agit encore plus de renforcer le coté « je ne te demande rien, même pas un dialogue ou une alternance de réponses », et pour cela d'alléger le propos en cassant le rythme habituel de la parole, par un chantonement, un débit amusant etc.

Dans le fameux cas Dick, qui présente tous les traits de l'autiste, la fameuse interprétation du petit train-Dick, le gros train-Papa et la gare-Maman ne lui est pas dite par Mélanie Klein. Ne lui est pas dite à lui. Elle l'énonce comme si elle parlait à elle-même, comme un commentaire, presque un aparté. Toujours avoir un coté « tu prends si tu veux, tu laisses sinon ».

Freud, Lacan, Tustin, Malher, Klein... Il manque un nom dans ce panthéon, quelqu'un que tout le monde cite partout alors qu'en fait bien peu l'ont lu. Je parle de Léo Kanner, et de son soit disant autisme « pur » qu'on lui attribue, autisme régressé qui s'opposerait à l'autisme de haut niveau d'Asperger.

Il est né en 1894 en Galicie, aux confins de l'empire austro-hongrois, et il a fait ses études de médecine en Allemagne, puis a émigré aux États-Unis en 1924 où il s'est spécialisé en psychiatrie. Il fonde le premier service de pédo-psychiatrie dans ce pays (1930) et écrit le premier ouvrage de référence en langue anglaise (1935). Il est connu pour son article « *Autistic disturbances of affective contact* » (« les troubles autistiques du contact affectif ») paru en 1943, basé sur l'observation de onze cas entre 1938 et cette date. Moins connu, mais aussi passionnant, est son second article paru en 1971 sur « L'étude du devenir de 11 enfants autistes, originellement étudiés en 1943 ». Je ne vais pas développer les onze cas mais me centrer sur la discussion et le commentaire qu'il en fait en 1943 et en 1971. Il dégage un « syndrome unique, jusqu'ici non décrit et assez rare semble-t-il⁸ » caractérisé par :

1 — un « trouble fondamental », « pathognomonique ». L'incapacité à établir des relations de façon normale, un « repli autistique » qui « fait négliger,

8 L. Kanner, « Les troubles autistiques du contact affectif » & « Étude du devenir de l'enfant autiste en 1943 » in *Bulletin de l'Arapi* « Spécial Kanner », juin 1995.

ignorer, refuser à l'enfant tout ce qui vient de l'extérieur ». Quand cette protection échoue, c'est vécu comme une intrusion effrayante, catastrophique.

2 —une relation particulière au langage avec trois enfants mutiques, huit enfants qui ont appris à parler à l'âge normal, voire « avec une remarquable facilité » pour des mots « longs et inhabituels » mais sans « différence fondamentale entre les huit enfants « parlant » et les trois enfants « mutiques » : il ne s'agit pas de communiquer, mais de combiner des mots « à la manière d'un perroquet », ou dans la littéralité signifiante, sans équivoque possible : « le sens d'un mot devient inflexible et ne peut plus être utilisé qu'avec la connotation acquise à l'origine ». Et aussi sans adaptation à la situation (répétition de la question comme réponse, reprise du « tu » pour « je » etc.)

3 —une relation particulière à la nourriture vécue comme une intrusion, globalement refusée (en fait on note très souvent une sélectivité soit dans la consistance, la couleur, etc.)

4 —une obsession anxieuse de la permanence, la peur du changement et de l'incomplétude, le besoin d'immuabilité expliquant « la répétition monotone et la limitation dans la variété de l'activité spontanée. »

5 —« de bonnes potentialités cognitives », « un vocabulaire stupéfiant », « une excellence de la mémoire », « une capacité phénoménale à apprendre par cœur » et « à se souvenir précisément de séquences et de schémas complexes, témoignent d'une bonne intelligence. » Cela témoigne aussi de l'artificialité de la distinction entre le dit « autisme de Kanner » et les dits « Asperger ou autistes de haut-niveau ». J'inclinerai plutôt à penser que chez certains sujets les potentialités ont été réprimées et chez d'autres permises ou favorisées. Cette idée est renforcée par le commentaire de 1971 où Kanner note « l'éventail des évolutions qui vont de la détérioration complète à une adaptation professionnelle associée à une adaptation sociale limitée mais superficiellement bonne ». Il rapporte ces différences au fait que « l'admission dans un hôpital d'État a été équivalente à une sentence à vie s'accompagnant de la disparition des extraordinaires exploits de mémoire, de l'abandon du combat intérieur .../... un repli sur un quasi-néant ».

6 —Kanner insiste beaucoup sur le côté d'emblée, quasi inné de ce repli autistique ce qui le fait pencher pour « une incapacité innée à établir le contact affectif habituel avec les personnes, biologiquement prévu. » Dans le même temps il constate le côté « froid et formel » des relations parentales, les préoccupations abstraites, le manque de chaleur, et le côté brillant et « extrêmement intelligent » des familles ; sur les onze cas il note quatre psychiatres chez les pères et un médecin, une psychologue et une infirmière chez les mères. Je pense pouvoir vous rassurer en disant que cela est sûrement lié à un biais de

recrutement et que je ne fais absolument pas le même constat à Orly⁹. À moins que le biais de recrutement ne soit à Orly...

Il y a un autre point à discuter dans ce repli autistique d'emblée décrit par Kanner et l'opposition qu'il fait avec la schizophrénie infantile qui n'apparaît qu'après deux ans. Certes, il y a des parents qui décrivent une relation qui n'a jamais été bonne avec soit un enfant trop sage, soit un enfant hurlant, pleurant, ne dormant pas. Mais nombreux sont ceux qui évoquent une évolution (« qui paraissait ? ») normale, avec une apparition du langage et puis une cassure, une fixation ou une régression dans la première année de la vie ou en tout cas avant un an et demi.

Cela répond peut être à la variété des causes d'entrée dans l'état autistique, à ce qui conduit à cette réaction autistique : s'agit-il d'un obstacle lié à une cause organique et/ou génétique (syndrome de Rett, X fragile ou micro délétion 22q13), s'agit-il d'un « choix insondable » en deçà de la psychose ou d'une conséquence d'une psychose schizophrénique ou paranoïaque ? Voire, je n'exclue pas des régressions autistiques d'enfants névrotiques confrontés à des situations invivables.

Quoiqu'il en soit, il est difficile de départager causes et effets, adjuvants et circonstances déclenchantes. Pour le Pr. Arnold Munich, pédiatre généticien à Necker, on ne retrouverait des causes organogénétiques que dans 20% des cas, en particulier dans des cas atypiques, syndromiques, c'est-à-dire s'intégrant à une autre pathologie et souvent présentant un tableau déficitaire.

Je rappelle le mathème possible de l'aliénation :

$$\frac{S_1}{S}, \text{ entrée dans le langage}$$

$$S$$

et celui de la séparation :

$$\frac{S_1 \rightarrow S_2}{S \quad a} \text{ entrée dans le discours, la barre venant diviser le sujet du fait de cette entrée dans le discours (névrose).}$$

De rester dans la première opération, définit le psychotique qui est hors discours mais pas hors langage.

Pour l'autiste, infra-aliénation, au bord de l'aliénation signifiante, empêché d'y entrer, j'écrirais volontiers : $\frac{S_1}{S}$,

reprenant et amplifiant par cette double barre de disjonction l'écriture de Colette Soler de 1989 : $\frac{S_1}{S}$ ¹⁰.

9 CMPP Orly, Centre Médico psycho pédagogique.

10 C. Soler, op. cit., p. 15.

Mais ce « au bord de l'aliénation » n'est peut-être pas incontournable dans tout les cas, comme le montre l'évolution vers des carrières littéraires scientifiques ou autre de certain, alors que pour d'autres l'évolution se fait vers la néantisation.

Je vais illustrer mes propos sur la différence des autismes, et des modes d'abord et de leur évolution par quelque cas cliniques.

1 — A, 4 ans, magnifique petite tête blonde, absolument mutique, victime de crises d'angoisses paroxystiques, où elle se mordait les mains, se griffait, tombait par terre, crises qui tranchaient avec l'apparent vide de sa vie, l'absence d'activité, de regard et de rapport à l'autre. Face à ce vide, j'ai commencé à le combler en mettant des mots sur tout : elle, moi, ce qu'elle faisait ou ce que je faisais sur le moment etc. « Tu t'appelles A., tu as quatre ans et demi — tu viens me voir — tiens, tu remues la main — oui, c'est une poupée — tu veux la prendre ? — tu veux que je te la donne ? »... etc. Un fou vous dis-je, qui parle tout seul. Je lui faisais de l'injection signifiante.

Et bien ça a marché, partiellement : éveil, participation à quelques activités, apparition de quelques signifiants, et surtout sédation quasi complète des crises d'angoisse auto-clastiques. Comme si la prise par les signifiants, la mise des mots sur chaque activité, chaque chose faisait exister le monde en le soumettant aux signifiants de l'Autre. Effet de pacification donc pour A. au prix d'une injection signifiante forcée. Diagnostiquée, syndrome de Rett par la faculté, elle fut envoyée dans un centre spécialisé avec un pronostic sombre et la dénégation que sous l'organisme neurologiquement perturbé, il y a un sujet.

2 — Y. n'a pas du tout le même rapport au langage et à sa lalangue surtout. Le même âge qu'A. mais une présentation hyper vivante, sautillante, gesticulante, dansante et surtout chantante : il n'arrête pas — au sens littéral — de chanter, psalmodier plutôt, des choses incompréhensibles, possédant néanmoins des assemblages phonématiques repérables et répétés (atik keti ke tac — par ex). Ce qui est remarquable chez lui c'est une auto-intoxication par le verbe aboutissant à une excitation qui culmine dans une jouissance persécutrice, explosant alors dans une crise de cris, de pleurs, d'actes auto et hétéro agressifs. La décharge de cette excitation le ramène à son état basal où il se remet à chantonner, etc.

Je remarque très vite que toute intervention par la parole, de la part de quiconque, loin de provoquer une pacification provoque une multiplication des cris, puis à l'acmé de cette auto-intoxication par ses signifiants, de lui seul connus — signifiants sans signifiés partagés avec le commun des mortels

— à l'acmé, donc, déclenchement d'une nouvelle crise. J'apprends aussi que la psychologue qu'il voyait jusque là, avait pris le parti de chanter et de crier avec lui, ce qui mettait Y. dans un état d'excitation et de mal être qui durait des heures. Je décide alors de lui faire signe que j'ai entendu son intolérance aux paroles et aux sons en faisant silence ou presque. J'émetts tout au plus des monosyllabes et le résultat est spectaculaire : en quelque semaine Y. se calme, il peut arriver énervé, angoissé (par un refus alimentaire de la part de son père par exemple) et repartir pacifié, heureux après cette cure de silence où nous communiquons plus par les regards, les gestes, les demandes muettes. Plus tard, quand il est malheureux d'un refus de ma part, se sera par la demande d'un câlin ou plus exactement par celle d'un abandon fugace dans mes bras qu'il se calmera. Je réintroduis peu à peu ma voix, ou bien je peux laisser Y. jouer avec un tambourin sans que sa joie ou sa satisfaction ne se transforme en jouissance destructive. Il va organiser des jeux de plus en plus complexes dont il me demande de rester au bord. Le langage reste autistique et ne devient parole qu'à deux occasions liées à la pulsion orale :

- il fabrique un gâteau en pâte à modeler, y pique un feutre en guise de bougie et se met à chanter « joyeux anniversaire »

- il s'assoit devant un tiroir où il sait que j'ai ma réserve, en disant « bonbon » et depuis peu « bonbon Y ». Mis à part « pipi » et « à moi » la parole en reste là au bout de trois ans, alors qu'au niveau comportemental, relationnel et praxique les progrès sont remarquables. Toutes les explorations organiques sont négatives, par contre on retrouve une mère « à la Kanner », froide, rigide et ne tenant pas compte de la parole du père.

Notons chez A. et Y. deux stratégies différentes pour refuser radicalement l'aliénation signifiante, pour se maintenir soi et son corps, hors-aliénation :

- Chez A. séparation radical du langage, refus de le manipuler, quitte à s'en trouver vidée de l'intérieur, aspirée par le vide, avec un corps et un moi inexistant. On peut peut-être faire l'hypothèse que ses crises, ses griffures, ses morsures sont une tentative d'exister, de combler ces vides et même de produire des S1 sur son corps. Ma fonction d'idiot moulinant des signifiants avait alors la valeur de produire des S2, d'articuler ses productions aux miennes et donc de faire du remplissage au sens littéral, de la remplir, de lui faire un corps de paroles. D'où l'effet de pacification advenu.

- Chez Y., existe aussi le refus de l'aliénation signifiante, le refus de s'aliéner/s'emparer des signifiants de l'autre (il n'en avait aucun à notre rencontre) mais ce refus de rentrer dans le langage commun s'effectue par la création de sa lalangue à lui, ses propres signifiants et au-delà de son propre rythmes, de sa

propre musicalité. Il était dans les signifiants, mais les siens, ses Si, sans aliénation aux signifiants de l'Autre, et cela provoquait chez lui une jouissance folle. Et les tentatives de vider cette jouissance par nos signifiants ou de rentrer dans son monde pour partager sa jouissance étaient vécues comme totalement persécutrices, envahissantes et, donc, ne faisaient que renforcer l'angoisse. Vider cette jouissance des signifiants dans leur matérialité la plus brute, en le privant de ma voix, ne pouvait alors passer que par le silence, la cure de silence comme je l'ai appelé. La aussi, effet de pacification malgré ou grâce à une stratégie contraire.

3 — Je vois K. à deux ans et deux mois à la demande de sa mère inquiète de son (absence) de langage et de ses troubles du comportement. La grossesse a été conflictuelle : la mère « s'est fait mettre enceinte » et ne l'a dit qu'après avoir dépassé les trois mois de grossesse, ce que le père n'a pas apprécié. D'autant que joueur et buveur excessif il avait « d'autres priorités ». Les conflits ont continué après la naissance, amenant le père aux urgences suite aux violences de sa femme... l'accouchement a été difficile, aboutissant à une césarienne pour souffrance fœtal. Le développement psychomoteur a été à peu près normal, mais le développement du langage a tourné court. Il disait Papa, Maman, et quelque chose comme Baba pour demander à boire ou à manger, mais ces trois petits mots ont disparus à la naissance du petit frère lorsqu'il avait 15 mois. Il a marqué une jalousie et une agressivité très vives pendant deux mois puis a semblé ignorer son existence. Depuis, il ne s'adresse plus à l'autre, il se parle à lui-même, ou en tout cas il parle sans arrêt une espèce de jargon, une bouilli ou rien n'est repérable et compréhensible. S'il ignore l'Autre comme adresse d'une demande, d'un dire, d'un dit, par contre il entretient de bonnes relations avec les autres, avec tout le monde, indistinctement : il prend la main de n'importe qui, toujours prêt à suivre. Par ailleurs, il maîtrise déjà la mise en marche et l'arrêt de la télévision, de la hifi, du changement de chaîne ou volume et même de l'ordinateur de son père qu'il a grillé pour ses deux ans ! Enfin, il s'agit dans tous les sens, peu sensible aux limitations et interdictions. Enfin, complètent le tableau des troubles du sommeil massifs avec réveils nocturnes systématiques, le refus de manger seul quoi que ce soit, et sa capacité à s'absorber dans des activités répétitives telles que vidage/ remplissage ou dessins de spirales et de boucles sans fin. Enfin il refuse le pot pour le pipi et le caca. Le travail va se faire sur trois plans : avec K., bien sûr ; avec la mère pour qu'elle le lâche et laisse le père y avoir accès, avec le père pour qu'il fasse quelque chose sur sa consommation d'alcool pour pouvoir effectivement s'occuper de ses enfants et ne plus fournir à la mère le prétexte de le désavouer. Très rapidement d'ailleurs, les choses vont

se pacifier entre eux les parents. Ils conviennent que seule la séparation peut constituer une continuité honorable de leur lien : les disputes cessent aux prix d'une cohabitation provisoire où ils évitent de se parler. Il va pouvoir s'occuper des enfants, assumant d'ailleurs une grande partie des accompagnements au C.M.P.P. pendant 2 ans ½, deux à trois fois par semaine. K. est très long à se poser, au sens littéral du terme : c'est du vif argent dans le bureau. Il mettra huit mois pour me faire son premier dessin, un embrouillamini qu'il n'arrête pas. Au bout de quelques semaines, il s'adresse à moi mais dans « son » langage ; puis apparaissent quelques mots de notre langage : bonsoir, bonjour, bravo, oui, et ... (ordi) nateur. Après neuf mois de travail, il me surprend en fin de séance par un « c'est papa qui vient », montrant qu'il a, en fait, une maîtrise de la syntaxe. C'est quand il lâche sur son refus de parler « comme nous » qu'il commence à être propre, acceptant d'abandonner ses fèces et de ne plus porter de couches.

Mon travail consiste à mettre des limites, en disant ce que je veux, sans m'affronter à lui *a contrario* de ce qui arrive avec sa mère et qui provoque des crises paroxystiques. Je lui signifie répétitivement que « je ne veux pas que tu joues avec mon ordinateur, ni avec celui de papa », intervention /interprétation sur le fait que les objets de jouissance du père ne sont pas les siens. Le travail n'est pas fini quand il disparaît de mes écrans : les parents se sont séparés, le père est un peu loin, même s'il prend ses enfants tous les week-ends, la mère a repris un travail et se sent trop débordée pour continuer les accompagnements.

Au vu des progrès, je fais le pari que ça ira et qu'il vaut mieux entériner ces progrès : nous en parlons avec K. et j'accepte l'arrêt... Il revient en mai 2011.

Il est au CP depuis huit mois, il sait lire et écrire et revient suite à des petites confusions de sons pour un bilan orthophonique qui se révélera assez banal. Les problèmes de comportement ont disparus, la relation est bonne. Il est content de me revoir et de se montrer grand garçon, le regard pétillant de malice. Deux entretiens à six mois d'intervalle, avant et pendant son travail en orthophonie où il progresse bien, ne retrouvent aucun signe de la série autistique ou psychotique : il n'est pas persécuté par les signes de la présence de l'Autre et rentre en relation réciproque sans problème, son lien au discours n'est pas altéré d'une quelconque façon et aucun autre fantasme archaïque n'est perceptible, sa relation au corps n'est pas symptomatique.

N'ayant ni la préention, ni la croyance dans la guérison des psychotiques ou dans un changement de structure, force m'est alors de conclure que K. présentait un syndrome autistique ou des modes de défense autistique dans le cadre d'une structure banalement névrotique, ce que mon interprétation œdipoïde laissait déjà supposer.

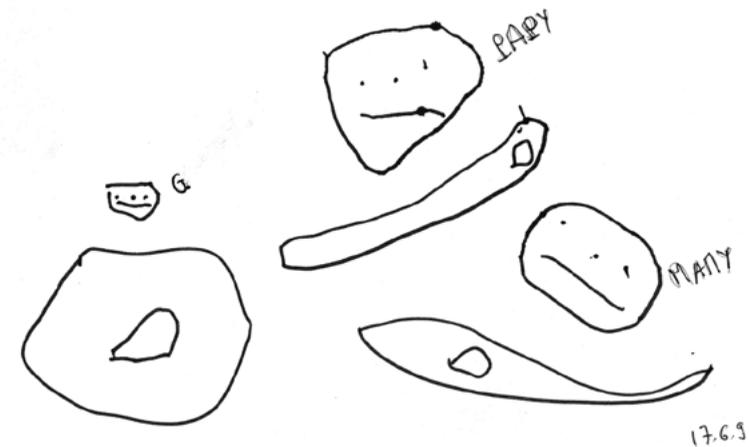
4 — G. à trois ans et deux mois quand je la rencontre. Elle est née aux États-Unis, d'une mère française et d'un père États-Uniens, et est revenue en France à quatre mois. La mère souligne que d'emblée il y a eu un problème, elle n'a pas réussi à l'allaiter, se sentait mal à l'aise, « ne savait pas comment s'y prendre et elle non plus ». Problèmes alimentaires que note Kanner dans les premiers moments et qui vont perdurer. À trois ans, il faut toujours la nourrir, elle ne mâche pas, recrache les morceaux et sa seule nourriture solide sont les BN. On l'a d'abord prise pour une sourde car elle ne réagissait pas à son prénom, a dit papa et maman il y a seulement quatre mois, puis Geneviève. Le seul mot qu'elle utilise fréquemment à une période mais en permanence c'est le mot « non », signifiant son refus radical.

Par contre elle se sert de sa voix comme d'un instrument, n'arrêtant pas de vocaliser et de faire le chien. Depuis peu, elle répète tout en écho (écholalias). Au niveau relationnel, en présence de sa mère, elle se montre confiante, souriante avec tout le monde, heureuse de vivre mais ne soutient pas le regard. Dès qu'elle quitte sa mère c'est la panique et elle est submergée par l'angoisse. Au niveau corporel, à noter une marche particulièrement raide, un peu robotique, parfois elle marche sur la pointe des pieds, une constipation chronique avec le fait qu'elle se met les doigts dans le derrière comme pour explorer son trou intérieur, qu'elle colmate avec ses fèces.

Les premières séances sont difficiles : d'abord elle n'accepte de venir qu'avec sa mère, se cache derrière elle toute la séance, n'accepte le contact qu'à travers elle. Elle ne me regarde que si je ne la regarde pas, évitant à tout prix que nos regards se croisent ou qu'entre nos deux corps il n'y ait pas celui de sa mère. À ces conditions elle est charmante et babillant, mais en miroir, répétant les paroles et imitant les gestes, ou se livrant à des stéréotypes gestuelles.

Un jour, elle ne dit pas non à mon invite de la voir seule la prochaine fois, pas convaincue mais consentante. Le jour arrivé, elle me donne la main et me suit comme un agneau pour aller se réfugier derrière le fauteuil où s'assoit sa mère d'habitude et se met à pleurer silencieusement. La séparation symbolique avec la mère n'a pas eu lieu et elle vit la séparation physique comme une douleur et les retrouvailles dans l'allégresse. Les pleurs se calment un peu si je ne m'occupe pas d'elle, ne m'adresse pas à elle. Cela dure plusieurs semaines et cela n'est supportable que parce que cela n'empêche pas G. d'être contente de me voir en salle d'attente quand je vais la chercher, contente de revoir sa mère après, gentille en me quittant après que je l'ai remise à sa mère. Dans le fond, elle ne m'en veut pas de faire mon boulot de séparateur, on pourrait dire qu'elle s'y prête mais dans la souffrance. Nous partageons cette souffrance, un même temps et le même lieu deux fois par semaine mais guère plus.

Et puis un jour, je la trouve en salle d'attente passionnée par les photos que lui montre sa mère : elle jacasse, voire nomme les gens présents sur les clichés. Sa mère me confirme sa passion pour les photos et ce moyen qu'elles ont trouvé pour communiquer. Je demande à sa mère de me les confier et nous voilà partis G, les photos et moi ; la séance n'a rien à voir avec les précédentes : G. se place à côté de moi et me nomme les différents protagonistes. Kanner notait déjà qu'« il existe une relation bien meilleure avec les photos des personnes qu'avec les personnes elles-mêmes. Les photos, après tout, ne peuvent pas déranger.¹¹» Dans les mois qui suivent j'épuise la photothèque familiale et je connais tout le monde et tous les lieux qui lui sont familiers, y compris le chien des grands-parents. N'empêche, elle ME parle, ayant à cœur de m'expliquer qui, où, quand etc. La forteresse s'est rendue ; huit mois après premier dessin qui témoigne du vécu morcelé et torique de son corps et de celui d'autrui (dessin ci-dessous).



Nous nous verrons sept ans et il m'est impossible de retracer toute la cure mais ce qui me paraît intéressant c'est de souligner l'évolution de G. et la difficulté d'opposer autisme de Kanner ou d'Asperger, au vu de son point de départ et de son point actuel. Deux ans après, elle est à l'aise dans son corps et se dessine regroupée (dessin page suivante).

11 Kanner, op. cit., p. 25.



Elle va passer à l'école primaire, puis au Collège. L'été dernier, je reçois une lettre de la mère qui montre et ce qui a bougé et les invariants :

« Docteur,

Vous avez reçu G. d'août 97 à décembre 2004 pour des troubles du comportement. Vous m'aviez exprimé votre souhait de savoir ce qu'elle deviendrait. Aussi, je vous donne ces quelques nouvelles.

Cette année G. a brillamment passé son bac (voir son relevé de notes !) après des années lycée studieuses. En septembre, elle s'en ira à L. suite à son admission à l'IN... pour des études d'ingénieur. .../... G. a connu deux années sensibles au collège de M..., mise de côté par une grande partie de la classe, parce que différente. Malgré cela elle a réussi et surmonté les difficultés. Cependant pour le lycée nous avons choisi de l'envoyer en « pension complète » chez ses grands-parents en M...

Aujourd'hui c'est une jeune fille épanouie qui a gardé contact avec tous ses amis et que le monde n'effraie plus : en août 2011 elle a passé 15 jours en Nouvelle-Zélande dans le cadre d'un échange entre lycées. .../...

Je tiens à nouveau à vous remercier pour toute l'aide que vous nous avez apporté pendant si longtemps. Qui aurait cru en 1997 que G. aurait un tel parcours ! La tâche n'est pas finie mais nous pouvons construire l'avenir sereinement.

.../... ».

Complétons ce tableau par ses résultats du bac, tout aussi parlants :

Il s'agit du bac S avec, en toute simplicité, la mention « Très Bien »... Mais, on s'aperçoit qu'il persiste encore une difficulté avec la langue, dès qu'elle n'est pas un simple code : 20/20 en physique-chimie, 18/20 en mathématiques et en anglais mais 11/20 en français à l'écrit et 7/20 en philosophie.

PRODUIT DES CARTELS

.....

LECTURES DE TEXTES ET SÉMINAIRES

*Retour au réel de Freud**

ADRIEN KLAJNMAN

U ne modalité du retour à Freud.

Il y a un retour à Freud opéré par Lacan, et assurément plusieurs modalités de ce retour. Il s'agit ici de réfléchir à une de ces modalités, en rapport avec les séances VII, VIII et IX du Séminaire *L'envers de la psychanalyse*¹. Ces séances ne sont pas sans lien, m'a-t-il semblé, avec le thème de l'année abordé dans le Séminaire École : « Une interprétation qui tienne compte du réel ». L'écoute des travaux sur l'interprétation et le réel présentés au Séminaire a certainement eu des prolongements et des points de butée dans ma lecture de cette partie de *L'envers* qui ont permis à certains traits entraperçus de s'éprouver et de se consolider dans l'écriture.

Ces séances de *L'envers* situent sous un angle qu'il va s'agir de préciser, le problème de l'interprétation analytique dans un certain rapport au réel. L'interprétation analytique va y apparaître singulière, en connexion avec une vérité énigmatique qui se laisse attraper tout en se révélant insaisissable ou fuyante, mais également avec un réel dont elle vient à la fois signaler le refoulement et cerner le refoulé. L'interprétation va apparaître tournée vers un réel enfoui dans un texte — qu'il s'agisse du texte biblique importe peu ici en réalité —, mais réciproquement, tout se passe comme si c'était le réel refoulé d'un texte qui engendrait à la fois des discordances manifestes dans le texte et l'interprétation elle-même. L'écrit d'origine et un certain jeu du commentaire ou « comment taire » sur les trous de cet écrit vont fonctionner pour Lacan comme modèle de la parole analysante et de l'interprétation analytique.

Où se situe ici le retour à Freud ? Ce retour opéré par Lacan se présente ici comme un retour aux mythes de Freud, mais surtout à Freud lui-même, à un sujet que tout dans ses propos et ses travaux exprime et divise simultanément. Il s'agit donc d'un retour à Freud au sens d'un retour à la fois à ses formations de

* Texte issu du cartel sur *Le séminaire Livre XVII L'envers de la psychanalyse*, composé de : Léa Buk, Martine Delorme, Christine Nédélec, plus-un Carlos Guévara.

1 Il s'agit des séances intitulées, dans l'édition du Seuil, *Œdipe et Moïse et le père de la horde, Du mythe à la structure, La féroce ignorance de Yahvé*.

l'inconscient et à l'atmosphère culturelle et érudite qui les imprègne. L'inconscient freudien et ses formations sont marqués d'échanges vivants avec d'autres, avec des textes et avec d'autres lecteurs ou témoins de ces textes. Si retour à l'inconscient freudien il y a, alors nous sommes aux antipodes de dogmes psychanalytiques qui ne laisseraient plus rien paraître de leur formation par Freud.

C'est précisément le mythe d'Œdipe qui est en jeu ici. Lacan tente de montrer que ce mythe s'inscrit dans des interprétations par Freud des figures mythiques du père de la horde et de Moïse, s'y articule à travers un jeu de discordances, de torsions et d'incohérences qui révèlent l'inconscient, hissent la vérité à sa hauteur. Ce qui se dit techniquement, dans le discours analytique : faire fonctionner le savoir à la place de la vérité, comme une énigme et un éclair, où ce qui se dévoile se voile aussitôt. Mais ce n'est pas tout. Lacan va se charger de s'en faire l'écho, de poursuivre le jeu ou l'interprétation analytique, d'en clarifier et d'en mettre en œuvre les règles. Ce faisant, il retourne effectivement à Freud, tout en se disant frappé par l'incohérence des mythes freudiens sur le meurtre du père.

Un passage de la p. 128 exprime avec précision l'exigence du retour à Freud pour interroger la discordance des mythes freudiens et voir ce qui s'y joue : « Ce n'est tout de même pas parce que je prêche le retour à Freud, que je ne peux pas dire que Totem et Tabou, c'est tordu. C'est même pour ça qu'il faut retourner à Freud — c'est pour s'apercevoir que, si c'est tordu comme ça, étant donné que c'était un gars qui savait écrire et penser, ça doit bien y avoir une raison d'être. Je ne voudrais pas ajouter — Moïse et le monothéisme n'en parlons pas — parce que, au contraire, on va en parler ».

C'est à partir du constat de l'incohérence que l'ouverture de l'inconscient semble opérer et que Lacan se fait freudien, au sens où il ne formule rien de moins qu'une interprétation au sens analytique. Mais Lacan ne fait pas que s'inspirer du style de l'interprétation freudienne ou en dégager seulement les ressorts. Il fait cela aussi, mais poursuit surtout l'interprétation freudienne en restant dans le registre de l'inconscient. Le constat de distorsion ramène Lacan à un dialogue avec Freud et la latence qui court dans les versions du meurtre du père et l'interprétation de ces versions se situe au niveau vivant de l'inconscient.

Or, ce qui est très frappant pour nous, dans la séance IX en particulier, c'est qu'on retrouve cette présence de l'inconscient là où, d'une certaine manière, on s'y attend le moins : dans l'érudition biblique. Avec l'interprétation analytique, l'érudition (ce que Lacan appelle les « minuties » de Sellin et Freud, p. 162) va très logiquement apparaître comme un outil de confirmation et de relance de l'interprétation analytique. Elle va en effet s'avérer elle-même imprégnée de

l'inconscient et de l'interprétation décalée ou énigmatique qui le signale. Et elle va l'être alors même qu'on pourrait croire qu'elle risque de le recouvrir sous un épais voile de science.

D'un certain usage de l'érudition en psychanalyse donc, et par Lacan en particulier.

Mythe freudien et interprétation analytique

Pour commencer à saisir le retour à Freud, on peut se reporter au mathème du discours analytique :

$$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\$}{S_1}$$

Le S_2 en bas à gauche désigne notamment le mythe du complexe d'Œdipe. Au départ, il est clair, d'après la p. 126, que dans le discours analytique, S_2 est un mythe : d'une part, la vérité ne se supporte que d'un mi-dire ; d'autre part, le mythe est un ensemble de relations en contradiction et le mi-dire ou l'énonciation de la vérité, c'est le mythe qui l'incarne le mieux. C'est pourquoi la vérité est définie comme une alternance de choses opposées. D'où « l'os » de *Totem et Tabou*. C'est tordu et pas sans raison. *Idem* pour le *Moïse*, dont Lacan annonce à l'avance qu'il va en parler.

Au départ donc de la psychanalyse constituée et léguée par Freud : le mythe.

Or, le mythe a pour corrélat les hystériques, qui révèlent que le père est castré et un amour pour le père mort dont procède un ordre. Or, cette révélation apparaît sous la forme d'une vérité figée, le complexe d'Œdipe, inutile ou quasi-inutilisable sous cette forme. Et Lacan conclut qu'il s'agit d'un rêve de Freud qui appelle l'interprétation. Freud a donc manqué quelque chose de la parole des hystériques, il l'avait sous la main et aurait dû l'en extraire, en $\$$. C'est pourquoi est esquissée ici, à travers une incohérence manifeste du discours freudien, une figure du retour à Freud qui est un retour à Freud analysant, S ou sujet barré, un Freud barré.

Un retour à la source donc, à Freud lui-même, en amont de la psychanalyse constituée.

Lacan va ainsi hystériser Freud, le S_2 figé de la psychanalyse, le faire fonctionner comme énigme ou vérité mi-dite, pas comme un dogme inutilisable.

La question qui se pose est de savoir comment fait Lacan ? Réponse : il fait fonctionner le discours analytique sur Freud. Le S_2 , le mythe d'Œdipe, il va le remettre à la place du $\$$, en faire en S_1 une interprétation pour dégager un S_2 qui soit savoir en place de vérité énigmatique.

Dans le discours analytique, $\$$ désigne un savoir ou contenu manifeste. L'analyste est là pour qu'un analysant sache via l'interprétation tout ce qu'il ne sait pas tout en le sachant. L'enjeu est donc de renvoyer Œdipe de S_2 à $\$$,

autrement dit de reconstituer l'opération de l'inconscient. Le mythe est ainsi renvoyé à la parole analysante.

On peut en déduire un mathème de l'interprétation lacanienne du mythe freudien à partir du mathème du discours analytique :

$$\frac{a \rightarrow \$}{S_2 \quad S_1} \quad \frac{a/\text{Lacan}}{S_2/\text{vérité du mythe freudien}} \rightarrow \frac{\$/\text{Mythes freudiens manifestes}}{S_1/\text{interprétation lacanienne}}$$

Un mythe est donc un contenu manifeste que l'interprétation en S_1 va replacer en S_2 . $\$$ est le contenu manifeste et le récit freudien est une formation de l'inconscient à interpréter en S_1 avec la vérité du mythe en S_2 .

L'interprétation n'apparaît pas comme un savoir type redécouvert chez le sujet, mais comme la mise à l'épreuve d'un contenu manifeste. C'est discordant, tordu, ce qui redouble l'impression qu'on n'y découvre pas un savoir, mais que du savoir s'y ajoute pour donner un sens à travers une dialectique de la vérité. Le savoir y était déjà, mais pas su sous la forme générique du complexe d'Œdipe par l'analyste. Il y était déjà, mais insu de l'analysant, qui le savait sans le savoir. C'est pourquoi l'interprétation s'inscrit dans la révélation d'un savoir par définition singulier, qui ne saurait être asséné ou plaqué, en dépit des homologues ou des traits essentiels de structure. L'interprétation ne saurait être que tirée des dits et seul le pointage par extraction ou l'ajout d'un dit peut faire interprétation et constituer un nouvel aperçu.

La discordance de l'historiole mythique vue par Lacan

Trois strates constituent le mythe freudien d'après Lacan. D'abord, Œdipe évoque le meurtre du père et la jouissance de la mère. Ensuite, le meurtre du père de la horde primitive entraîne une forme d'isolement des frères qui n'ont pas accès aux mères. Enfin, il faut que Moïse ait été tué pour qu'il revienne par refoulement et transmission mnésique à travers les chromosomes. Le commentaire de Lacan p. 133 est sans fard, mais pas sans conséquence, y compris positive, de relance : « ça n'a ni queue ni tête ».

Pour en arriver là, Lacan évoque longuement le commentaire de Sellin de 1922, connu de Freud. Pour le peuple élu, avant le meurtre de Moïse, il y avait des rapports sexuels et des rapports aux autres dieux et, p. 159, Lacan retient du livre d'Osée que les rapports avec les femmes, sur le mode des rapports avec Baal ou d'autres dieux sont prostitution, *Znunim*. L'érudition apporte de l'eau à ce moulin : d'après l'exposé du bibliste Caquot invité par Lacan à s'exprimer au Séminaire, Sellin expose des passages célèbres de la Bible où les israélites s'égarèrent avec des dieux d'autres peuples et couchèrent avec les femmes de ces autres

peuples. Les israélites ont péché par le Veau d'or et par le sexe, avec le meurtre de Moïse à l'horizon, en victime expiatoire.

Or, pour Lacan, la condamnation biblique jalouse du rapport sexuel dans les imprécations du livre d'Osée exprimerait la féroce ignorance de Yahvé, le père réel ou imaginaire de la castration, l'ignorance du savoir sexuel, donc le discours du maître qui ne veut rien savoir de ce savoir. Néanmoins, en rupture avec la passion de l'ignorance d'après la p. 159, il y a un savoir du non rapport sexuel qui concerne le psychanalyste et échappe au discours du maître². La conclusion figure p. 159 avec la castration opérée par le père réel qui soutient le père imaginaire : si c'est l'esprit de Moïse qui revient à travers les prophètes et que les rapports avec les femmes sont prostitution, alors le meurtre de Moïse n'est pas un meurtre qui a engendré l'accès à la jouissance, mais un meurtre qui en a au contraire barré l'accès.

Il y a donc bien une discordance de la strate 1 du mythe freudien, où le meurtre du père d'Œdipe donne accès à la jouissance de la mère, avec la strate 2 du meurtre de *Totem et tabou* qui ne donne pas accès à la jouissance et la strate 3 où Moïse serait tué par les siens et où serait barré l'accès à la jouissance sexuelle.

Or, Lacan va bien au-delà d'un simple constat de discordance : « ça n'a rien à voir avec Sophocle ». À la p. 132, il souligne même un profond étonnement : « jamais personne ne semble s'être ébahi de cette curieuse chose, à quel point *Totem et Tabou* n'a rien à faire avec l'usage courant de la référence sophocléenne. Le comble du comble c'est le *Moïse* ».

Retour sur l'interprétation à partir du Moïse

L'interprétation analytique est mise explicitement en correspondance, p. 156, puis p. 158, avec la tradition judaïque de l'interprétation de l'Écriture et du Talmud en particulier : il s'agit de vivre dans la référence à un texte, d'une pratique de l'interprétation rapportée où circule une parole faite de l'expérience des effets du texte biblique. La pratique talmudique du Midrash est citée comme référence d'une pratique de l'interprétation avec des jeux phoniques, des remplacements de voyelles, toute une expérience du jeu avec les sons et les mots qui concernent la psychanalyse. Lacan en déduit que la psychanalyse naît dans le bain culturel du judaïsme, mais ne suit pas sa position d'ignorance sur le sexe. Ancre de la psychanalyse dans un rapport à l'interprétation du refoulé

² D'après la p. 84, il n'y a de bonheur que du phallus, puisque le porteur le porte en désespoir de cause au sein d'une partenaire désolée de n'en être pas porteuse. Ce qui ravive la blessure. Autrement dit, p. 89, le mâle est et n'est pas ce qu'il est au regard de la jouissance. La femme est objet différent et ce à quoi il renonce comme jouissance..

des textes, mais rupture avec cet ancrage par la chute laïque de la passion de l'ignorance sur le sexe.

Passage de la féroce ignorance donc à la docte ignorance³.

D'après Lacan, Freud échoue avec la thématique du père, à travers un court-circuit ou un ratage, ce qui appelle l'interprétation. Interpréter suit un effet de déplacement, analogue à un effet de décalage dans une écriture. On interprète à partir d'un déplacement qui fonctionne comme un décalage dans l'écrit. C'est le court-circuit freudien qui pousse à l'interprétation. Or, sur le chemin de cette poussée, Lacan ne va pas chercher un savoir érudit, une vérité sûre et close : il confirme et retrouve l'atmosphère de l'interprétation analytique sur le terrain de l'érudition. Cela concerne une vérité sur laquelle tu tombes, où il y a du faux *falsum* qui tombe (suivant l'expression de la p. 157), du faux qui dit d'une certaine façon, par torsion, une vérité. Ce faux qui tombe et dit le vrai à demi c'est le meurtre de Moïse et la jouissance qu'il vient castrer ! Lacan vérifie donc par l'exégèse érudite qu'il y a des choses à dormir debout, une atmosphère de rêve freudien éveillé, une latence dans l'hypothèse de Sellin suivie par Freud : Moïse tué par les siens. Ce qui renforce et ne contredit pas du tout l'idée de Freud qu'il s'agit d'un souvenir, d'un meurtre réel tu et dont le souvenir latent est véhiculé.

La perception de plus en plus claire du retour à Freud s'opère en traversant plusieurs niveaux d'interprétation :

Le 1^{er} niveau est constitué des écrits bibliques.

Le 2^e niveau est celui de la latence de Sellin supportée par ces écrits et déchiffrée par ces écrits. Sellin formule une hypothèse, puis Lacan remarque qu'il revient sur cette hypothèse par un usage différent des écrits. La remarque par Lacan sur ce revirement, p. 161, va être essentielle.

Le 3^e niveau est celui d'un souvenir, qui selon Freud ressort dans le texte biblique malgré les résistances.

Le 4^e niveau est un rêve de Freud. C'est comme un rêve de Freud avec des sous-couches qui ramènent à différents écrits : les écrits freudiens, les écrits érudits des commentateurs, les écrits bibliques eux-mêmes corrigés à travers les différentes versions de la Bible.

L'étrangeté soulignée par Lacan tient à un point essentiel remarqué au 2^e niveau : il y a deux temps, d'abord l'interprétation de Sellin est supportée par les écrits, puis l'interprétation est rectifiée par Sellin à l'aide des écrits. Autrement dit, le texte permet deux interprétations contradictoires. Mais ce n'est pas un conflit des interprétations ! Il n'y a pas de conflit des interprétations : c'est

propre à la latence du texte refoulé que l'interprétation du manifeste oscille, soit validée, produise des effets de sens, puis soit laissée tomber, comme chute le faux, parce que finalement une autre l'emporte.

Il y a un écrit déjà tordu ou un point omis dans un texte qui appelle l'interprétation. On modifie ou masque le réel dans le texte, éventuellement on censure le texte et le texte transmis, qui est le texte qui reste, laisse une place à un déchiffrement. Comme s'il y avait un texte d'origine tordu et qu'il ne restait plus qu'à le restituer. La possibilité de corriger, la pratique même de la correction sont le signe que ça a été tordu, transformé. Le texte manifeste est comme troué, puis remplacé, tout en portant la possibilité de restituer le refoulé. Il y a donc des traces qui sont des accroches dans le manifeste pour raccrocher ce qui a été arraché.

Ainsi, la multiplicité des interprétations, leur discordance et leur compatibilité, l'hypothèse légitime de Sellin, puis sa rectification tout aussi légitime, sont la preuve pour Freud, puis pour Lacan, que quelque chose est là enfoui et que seule une vérité toujours mi dite et dite contradictoirement, sur le modèle de la discordance mythique, s'y laisse deviner sans se laisser saisir. L'incertitude des interprétations renforce l'impression de latence et la certitude sur ce qui est refoulé : elle est l'indice d'un réel, c'est du réel qui a été refoulé et c'est pourquoi Lacan rappelle à quel point Freud tenait tant au réel de ses pitreries mythiques ou de ses rêves. Réel donc, dans un trou au point de départ du texte. Réel, à travers ce qui le masque dans le texte manifeste et ce qui entraîne l'effet de vérité décalée, de chute du faux dans l'interprétation du texte. Réel, dans la poussée de l'interprétation et comme point de repère ou de butée dans son avancée.

Lacan conclut son interprétation p. 162, suivant laquelle Dieu et Israël c'est l'époux et l'épouse, comme plus tard le Christ et l'Église. Avec quelle issue du meurtre de Moïse ? La conjugalité. Le meurtre du père est-il l'accès à la jouissance ? Non. Il est accès à *une* jouissance plutôt, avec pour effet d'effacer une jouissance antérieure ou la jouissance, tout en en portant la marque.

D'après Lacan p. 130, le point clef pour cette interprétation est que Freud, comme pour le père de la horde, tient à ce que ce soit réel. C'est de la chute du faux que se voit l'interprétation, puisque c'est l'effet d'interprétation qui compte, mais est-ce aussi le signe que le réel est la visée de l'interprétation ? Le réel c'est la jouissance perdue, barrée, ou latente, celle qui se répète et se perd dans une jouissance nouvelle, mais aussi dans les traces manifestes du réel latent et dans les jeux contradictoires du déchiffrement qui disent la vérité et le faux simultanément.

3 Merci à Léa Buk d'avoir suggéré dans les discussions du cartel ce passage à la docte ignorance.

La logique : d'Aristote à Lacan*

STELIOS KONTAKIOTIS

La lecture du séminaire¹ en cartel m'a mis devant un travail compliqué de synthétiser deux esprits assez différents : le philosophe et le psychanalyste. Il y a plusieurs références sur Aristote dans le séminaire. La raison qui m'a poussé à faire ce travail est la définition donnée par Lacan de la logique : « *La logique ne peut se définir que d'être la science du réel...* »². Si Aristote est la référence universelle comme le père de la logique, Lacan est pour moi, *dupe de la structure*, comme la boussole qui va m'orienter vers le savoir dans le Réel.

Le moyen terme d'Aristote et le moyen terme de Lacan

Nous trouvons dans la logique d'Aristote notamment deux verbes : *être*, *ἐστίν* — *είναι*, et *appartenir à* — *υπάρχειν*. Dans le verbe, être, *ἐστίν*, le sens d'exister et celui qui appartient à la copule se confondent pour lui étrangement. Ainsi Aristote n'a pas bien vu comment l'acte d'affirmer ou de nier s'exprime dans le langage, et cela implique peut-être qu'il n'y a pas eu une conscience aussi haute que possible de l'hétérogénéité de l'acte d'affirmer par rapport aux éléments qui assemblent, c'est-à-dire en somme de l'indépendance du sujet pensant. En ce qui concerne le verbe, *appartenir à*, *υπάρχειν*, il s'agit des attributs en soi, l'union du prédicat avec le sujet sera fondée sur la nature même de deux termes.

Pour Aristote, le syllogisme part de certaines données pour en dégager par ses propres forces, des connaissances enveloppées ou cachées dans ces données. Un syllogisme se compose de *trois termes*, *όροι*, unis deux à deux dans *trois propositions, prémisses*, *αι προτάσεις*, élémentaires, chacun d'eux revenant deux fois. L'un de ces termes a la fonction, essentielle au raisonnement, d'accomplir la médiation entre les deux autres : c'est le *moyen terme*, *μέσος όρος*.

* La composition du cartel: Lecture du séminaire *Les non-dupes errent* : Thomi Manolopoulou, Valérie Bojczuk, Isabelle Ménard, Stelios Kontakiotis, Plus-un : Patricia Dahan.

1 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit.

2 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 12/2/1974.

Les deux autres termes sont *les extrêmes*, *τα άκρα* ; celui qui a la plus grande extension, et qui apparaît le premier, le grand terme ou majeur, *μειζον* ; celui qui a la plus petite extension et qui n'intervient qu'après l'autre, est le petit terme ou le *mineur*, *ελάττων*. La *conclusion*, *το συμπέρασμα*, est celle qui unit les deux termes extrêmes, le petit comme sujet, le grand comme prédicat ; elle est énoncée en dernier.

Soit le syllogisme :

Tous les hommes sont mortels	Tous les b sont a	Majeure
Tous les Grecs sont des hommes	Tous les c sont b	Mineure
Tous les Grecs sont mortels	Tous les c sont a	Conclusion

Le grand terme, « mortel », se trouve dans la majeure et dans la conclusion. Le petit terme, « Grec », se trouve dans la mineure et dans la conclusion. Le moyen terme, « homme », se trouve dans les deux prémisses et disparaît de la conclusion. La position du moyen terme dans chaque prémisses caractérise la *figure* du syllogisme, les types de proposition qui y apparaissent déterminent son *mode*. Il y a 4 figures et 64 modes possibles, soit 256 formes de syllogismes. Tout syllogisme appartient nécessairement à l'une des quatre figures, lesquelles peuvent être distinguées l'une de l'autre par la place qu'y occupe le **moyen terme**. Sa forme générale, telle que donnée par Aristote lui-même, est :

Figure 1 Le moyen terme est sujet dans la majeure et prédicat dans la mineure.	Tout b est a Tout c est b Tout c est a
Figure 2 Le moyen terme est le prédicat des deux prémisses.	Tout a est b Aucun c n'est b Aucun c n'est a
Figure 3 Le moyen terme est le sujet des deux prémisses.	Tout b est a Tout b est c Tout c est a
Figure 4 Le moyen terme est le prédicat de la majeure et le sujet de la mineure.	Tout a est b Tout b est c Quelque c est a

C'est en considérant le rôle du moyen-terme que nous pouvons nous faire une idée de la nature intime du syllogisme. Il ne s'agit pas seulement des termes qui sont dans les deux prémisses. Nous apercevons quelque chose de la fonction du syllogisme quand nous observons comment il relie entre eux les deux actes d'attribuer que constituent les prémisses. *Le savoir se formule dans une proposition qui est la conclusion du syllogisme*. Cette proposition consiste à attribuer le majeur du syllogisme au mineur. Or, en tant que cette proposition est la

conclusion d'un syllogisme, elle possède un caractère qui lui fait défaut quand on la considère comme simple jugement : c'est que l'attribut a été rattaché au sujet par une raison. Et cette raison, c'est précisément le moyen terme qui la représente. Le plus souvent d'ailleurs ce que le moyen exprime, c'est la cause motrice, la cause finale, la cause formelle ou essence : trois sortes des causes qui comme Aristote nous le dit dans *La Physique*, se ramènent à une seule, savoir la forme³. Comme il le dit dans un de ses textes : « *Ainsi, toute espèce de production a, comme les syllogismes, pour principe la substance formelle, car il n'y a de syllogisme que de l'essence, et de même, ici, le point de départ de toute production est l'essence* – ωσπερ εν τοις λογιμοις πάντων αρχή η ουσία »⁴, et un plus loin : « *...l'essence est le principe du syllogisme* – αρχη δε των λογιμων το τι εστιν »⁵

Aristote affirme que la démonstration, pas plus que le syllogisme, ne s'adresse au discours extérieur, mais au discours intérieur de l'âme. Pour lui, une proposition est un « logos » vrai ou faux, la vérité et la fausseté appartenant d'abord à la pensée. Une parole, un discours, n'en sont que l'expression. C'est par la pensée que nous jugeons du vrai ou du faux d'un raisonnement. La logique norme la rectitude de la première, la correction du langage n'en est qu'une conséquence.

L'histoire de la logique est marquée par ce double lien, de la logique et de la pensée, de la logique et du langage. C'est justement ce dernier lien qui fait apparaître, par une lecture rétrospective de l'œuvre d'Aristote et de ses prolongements, les limites de sa logique. Bien que la logique d'Aristote vise à fonder la déduction, elle est inapte à rendre compte de certains raisonnements mathématiques. Les démonstrations ne se réduisent pas toutes à des suites de syllogismes. Les raisonnements fondés sur la notion de relation, fondamentale en logique, n'en relèvent pas. Tous ces défauts proviennent de ce que la logique d'Aristote est d'abord une logique des noms, fondée sur la langue naturelle et sa grammaire.

Cependant, si le syllogistique sert la science, un examen attentif de l'ensemble de l'œuvre d'Aristote montre que sa logique est également parfaitement adaptée à sa philosophie, dont le sommet est la métaphysique. Le lien entre logique et philosophie durera jusqu'au début du XIX^e siècle, avant d'être remplacé par l'union de la logique à la mathématique.

Cette union commence d'abord avec G. Boole. Il est considéré comme le vrai réformateur de la logique. Il appartient à l'école algébrique anglaise de

3 Aristote, *Physique*, Paris, GF Flammarion, 2002 (II, 198a,24).

4 Aristote, *Métaphysique*, tome 1, Livres A – Z, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1991, (Z, 9, 1034a, 31).

5 Aristote, *Métaphysique*, tome 2, Livres H – N, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2004, (M, 4, 1078b, 24).

la première moitié du XIX^e siècle, où l'algèbre est moins considérée comme la théorie des équations que comme discipline *formelle* relative à des symboles sur lesquels des lois sont définies. Boole croyait que les relations logiques pouvaient s'exprimer sous forme algébrique. Dans ses œuvres, *L'Analyse mathématique de La logique* de 1847 mais surtout, *Les lois de la pensée* de 1854, naît l'algèbre de la logique. Il va faire une rupture avec la logique scolastique et en 1854, il donne ses « lois de la pensée ». Il utilise trois types de signes :

- 1 — des signes littéraux, x, y, etc., représentant les choses que nous concevons ;
- 2 — des signes d'opérations, +, -, x, représentant les opérations mentales combinant les choses symbolisées ;
- 3 — le signe d'identité, =

Les symboles du premier groupe peuvent facilement être interprétés en termes de classes. Ceux du second groupe sont des opérations sur les classes. Le signe « = », exprimant l'égalité des classes correspond à une seule des fonctions de la copule aristotélicienne.

Voici un exemple⁶ :

LOIS DE L'ALGEBRE	TRADUCTION LOGIQUE
$xy = yx$	Grec psychanalyste = psychanalyste grec
$x + y = y + x$	Grec et Français = Français et Grec
$z(x - y) = zx - zy$	Les Européens (hommes mais non femmes) = les Européens hommes, mais non les Européennes femmes
$(x = y + z) = (x - z = y)$	Les astres sont les soleils et les planètes = les astres, excepté les planètes, sont les soleils

Mais cette analogie n'est qu'imparfaite. Dans la pensée logique ordinaire, on a toujours $x^2 = x$. Ce n'est vrai qu'en algèbre que pour deux valeurs particulières le 0 et le 1 qui sont les racines de l'équation $x^2 = x$, ou $x(1 - x)$. L'algèbre de la logique de Boole sera une algèbre particulière, binaire, où les seules valeurs numériques possibles sont 0 et 1. Reste, alors, à établir les lois de cette algèbre et à trouver une interprétation logique acceptable pour le 0 et le 1.

Boole a emprunté à son collègue et ami de Morgan l'idée d'univers du discours, qu'il désigna par 1 et qui représente la classe universelle ou Tout. Le 0 représentera la classe vide ou Rien. Ainsi, il en résulte que si x est une classe

6 Belna J.-P., *Histoire de la logique*, Paris, Ellipses, 2005.

(l'Homme) d'objets appartenant à l'univers du discours, $1 - x$ sera la classe des objets qui n'appartient pas à x , c'est-à-dire son complémentaire.

Pourtant, l'attachement de Boole à l'algèbre l'a fait s'éloigner de la logique et l'a empêché de concevoir l'articulation entre calcul propositionnel et calcul des prédicats, comme l'a fait la logique contemporaine depuis G. Frege.⁷

Si pour Aristote les syllogismes modaux se portent sur l'être du sujet, c'est-à-dire *que cela soit* ou *que cela ne soit pas*, qui sont, en quelque sorte la matière de la proposition, qui y jouent donc le rôle *du sujet*, υποκείμενο, pour Lacan les syllogismes de sa logique de la sexuation portent sur le verbe *cesser* et sur le verbe *s'écrire*. C'est-à-dire si cela *cesse* ou *ne cesse pas*, et, d'autre part, si cela *s'écrit* ou *ne s'écrit pas*.

1,2,3 : il faut 3 pour faire un nœud

Lacan vient porter un autre regard sur la logique aristotélicienne. C'est avec les mathématiques modernes qu'il propose ses syllogismes modaux. Le postulat lacanien : que le sujet est ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, vient trouver son application dans la logique mathématique, car par ce biais là, le sujet se situe comme différence.⁸

Si la fameuse maxime nous dit : *It takes 2 to tango*, en supposant un homme et une femme qui dansent une danse aussi érotique que le tango, pour Lacan, le rapport de l'être dans le langage ne peut s'écrire en termes d'essence mâle et femelle. Dans les syllogismes d'Aristote nous trouvons le *moyen terme* qui se situe entre les deux termes d'une prémisse comme prédicat. Le véritable moyen terme pour Lacan c'est l'objet *a*. Cet *objet a* qui choit dans l'intervalle des signifiants : $S_1 \quad a \quad S_2$

Lacan ajoute que c'est ce qu'Aristote a articulé de son moyen terme qui, dans les syllogismes de la première figure, permet comme sujet de la majeure et prédicat de la mineure, de conclure à la prédicabilité du majeur par le mineur. « Suffira-t-il de remarquer qu'en l'acte psychanalytique l'objet *a* n'est censé venir qu'en forme de production pour quoi le *moyen*, d'être requis par tout exploitation supposée, ... »⁹.

7 *L'Idéographie (Begriffsschrift, 1879)* et les *Fondements de l'arithmétique (Die Grunlagen der Arithmetik, 1884)*.

8 C'est à propos du quadrant de Peirce que Lacan relève la présence du sujet divisé.

9 Lacan J., Le séminaire livre XV, *L'acte analytique*, inédit, séances du 6/3/1968, 13/3/1968 et 20/3/1968.

Si la rencontre entre un homme et une femme est hasardeuse l'amour — (a) mur — est le rapport du réel au savoir nous dit Lacan : « *Il y a le rapport du réel d'un certain savoir et l'amour bouche le trou* ». ¹⁰

Néanmoins, de *ne pouvoir s'écrire*, peut devenir une écriture et prendre sa forme à partir d'une écriture mathématique. Cette écriture est une nouvelle inscription qui pourra nous offrir un terme aisé pour spécifier l'opposition sexuelle. Lacan donc, avec l'aide de l'écriture mathématique, a réécrit les syllogismes aristotéliciens autrement. Ce qui vient comme lien essentiel entre les ordres du Symbolique et de l'Imaginaire c'est le troisième ordre du Réel. C'est le troisième ordre lacanien qui donne existence et consistance au nœud borroméen.

Pour faire un nœud borroméen il faut trois éléments.¹¹ Le nœud borroméen de Lacan consiste à trois : Le Réel, le Symbolique, et l'Imaginaire. Pour le construire il faut faire une tresse¹². Chacune de ces trois consistances a la même valeur.¹³

Le Réel est le troisième ordre parce *qu'il n'y a pas rapport sexuel* : « *Il n'existe pas de f, de tel f qu'entre x et y qui ici signifient le fondement de tel des êtres parlants, à se choir comme la partie mâle ou femelle, ceci, cette fonction qui ferait le rapport, cette fonction de l'homme par rapport à la femme, cette fonction de la femme par rapport à l'homme, il n'existe pas qui puisse s'écrire.* »¹⁴ Le « il n'existe pas » veut dire il n'y pas fonction : c'est affaire de l'impossible.

Le savoir inconscient

Si pour l'ancien Secrétaire américain à la Défense, Donald Rumsfeld¹⁵, « *il y a des inconnus-inconnus c'est-à-dire, s'il y a des choses que nous ne savons pas que nous ne savons pas* », le savoir inconscient n'est pas du même ordre.

Dans sa leçon du 19 février 1974, Lacan reprend les quatre catégories modales d'Aristote à partir de la lecture que fait le logicien Finlandais Jaakko

10 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 18/12/1973.

11 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 11/12/1973.

12 *ibid.*

13 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 8/1/1974.

14 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 15/1/1973.

15 La déclaration ci-dessus a été faite par Donald Rumsfeld le 12 Février 2002, à une conférence de presse où il a abordé l'absence de preuves liant le gouvernement de l'Irak avec la fourniture d'armes de destruction massive à des groupes terroristes :
« *Il y a des Territoires connus, il y a des choses que nous savons que nous savons. Il y a des inconnus connus, c'est-à-dire, il y a des choses que nous savons maintenant que nous ne savons pas. Mais il y a aussi des inconnus inconnus — il y a des choses que nous ne savons pas que nous ne savons pas.* »

Hintikka¹⁶. Il y avait déjà donné de nouvelles formulations par rapport à ce qui cesse ou pas de s'écrire :

Le Nécessaire : « *ne cesse pas de s'écrire* », de se répéter, sous mille formes symptomatiques.

L'Impossible : « *ne pas cesser de ne pas s'écrire* », que Lacan qualifie comme **l'impossible est le réel**.

Le Possible : « *cesser de s'écrire* »

Le Contingent : « *cesser de ne pas s'écrire* »

Le Réel comme l'impossible *seulement à écrire* le limite au *nom de la contradiction*. Pour Lacan il ne s'agit pas de choisir l'impossible comme rejet au nom du principe de contradiction mais de démontrer que les deux termes de la conjonction sont invérifiables logiquement. L'impossible ce n'est pas un *ou-ou* mais un *et-et*. L'impossible du Réel n'est pas le nécessaire-que-non qui vient à l'opposition du nécessaire, comme le 0 pour le 1.

Encore faut-il le détour par la lecture de Frege et de la Théorie des Ensembles pour réduire l'Un à celui de l'ensemble vide, signifiant de l'inexistence : \emptyset est la porte dont Un est le franchissement où il se révèle ne se fonder que de son manque. C'est alors dans l'équivoque logique du Un comme *élément* \emptyset et du Un comme ensemble $[\emptyset]$ que, se restaure le statut du nombre en sa *fonction de réel*. C'est à Gottlog Frege que nous devons d'avoir su poser le jugement d'existence dans son articulation logique à la question du nombre : le zéro est la propriété du concept que ne vérifie aucun objet et qui permet de nier ce qui n'est pas un concept, l'existence, l'Un étant ainsi le *nom propre* du Zéro. C'est ainsi que la répétition de la « *nade* », du rien du trait comme réitération d'un manque est suturée par la fonction du Zéro de l'ensemble vide à quoi répond le Nom-du-Père comme nécessaire néantisation symbolique.

La fonction d'existence de l'« au-moins-Un » est celle de l'Un-qui-nie l'unique du Nom comme-propre-au-Père alors qu'« il n'y en a pas Un qui lui convienne, sinon le Nom comme ex-sistence »¹⁷. C'est la fonction de réel du père comme agent de la castration de l'Autre, pur *lieu* du discours pour lequel la fonction phallique est exclue de fait parce que coupée de toute valeur de vérité ou de fausseté, par forfait. C'est la limite inclusive de l'ensemble ouvert de L'homme comme Tout-Homme.

L'apparente nécessité de la fonction phallique se découvre n'être que contingence. C'est la cause du désir qui ne cesse pas de s'écrire pour advenir, ou cesser de ne pas s'écrire.

En fait ce que Lacan invente en associant à ses quanteurs de la fonction phallique un nouveau carré modal c'est une logique autre portant sur le réel dans son lien au nombre dont s'inscrit dans la coupure l'existence (ex-sistence) du tour du dire qui en-soi n'est pas comptable.

L'impossible n'est accessible que du contingent, et le nécessaire que du possible. Le possible est en court-circuit sur la voie d'accès du contingent à l'impossible, et le contingent sur celle du possible au nécessaire.

La théorie des syllogismes modaux avec les éléments sur la théorie des propositions modales qui y sont joints, constitue une des parties le plus difficiles et les moins connues des *Premiers analytiques*. Aristote nous parle des quatre modes modales, à savoir, *nécessaire, contingent, possible et impossible*.

Dès lors, si la forme, c'est-à-dire l'essence de la proposition, c'est le rapport et la copule, caractériser la modalité en disant que c'est une manière d'être de la proposition, cela revient bien à professer que le mode porte sur la copule. Les deux modes reconnus par Aristote sont le nécessaire et le contingent.

Aristote avait un concept métaphysique pour la puissance. Ce qui le contraint à dissocier le possible comme puissance en acte, qui est impliqué par le nécessaire, et le possible de la puissance dissociée de l'acte qui, loin d'être impliqué par le nécessaire, l'exclut. Mais c'est avec la *contingence* qu'Aristote est conduit à interroger la *valeur logique* de la nécessité dans les propositions. Faut-il admettre de dire que dès maintenant il est nécessairement vrai que demain il y aura — ou il n'y aura pas — une bataille navale ? Ce qui est nécessaire c'est l'alternative, aucune des deux propositions n'étant pour l'instant ni vraie ou fausse. Mais n'est-ce pas aller jusqu'à dire que toute proposition possible est vraie ?

S'il y a dans la connaissance une part pour l'expérience, et surtout une part non pas seulement provisoire, mais une part définitive, c'est-à-dire encore s'il y a de la *contingence*, *ἔνδεχόμενον*, dans le monde, il faut que la logique tienne compte de la quantité des propositions, à moins que la logique appliquée à une matière empirique ne puisse rendre aucun service. Si le résultat d'un événement tel qu'*une bataille navale est contingent*, c'est-à-dire si on peut ou on ne peut pas s'interroger sur le résultat de cet événement c'est parce qu'il est incalculable.

Mais qu'est-ce qui fait que le résultat d'une bataille n'est pas prévisible ? Pourquoi une victoire n'est pas calculable ? Lacan nous donne la réponse : c'est parce qu'on ne peut pas calculer la jouissance du combattant.¹⁸

16 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 19/2/1974.

17 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séances du 8/1/1974, 15/1/1974, 12/2/1974, 19/2/1974, 9/4/1974.

18 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 20/11/1973.

La notion du nécessaire semble à Aristote, à tort ou à raison, si claire par elle-même que dans les *Premiers analytiques*, il ne la définit pas, il dit ailleurs que, **le nécessaire est ce qui ne peut pas être autrement**, το μή ενδεχόμενον άλλως έχειν et que le premier type en est la nature simple, qui en effet n'a et ne saurait avoir qu'une seule manière d'être.¹⁹

Nous remarquons aussi que dans sa formulation du syllogisme, la conclusion tantôt est annoncée par le mot ανάγκη, *il est nécessaire que*, ce qui suggère une interprétation externe, tantôt contient en elle-même la mention modale εξ ανάγκης, *par nécessité*, ce qui s'accorde avec une interprétation interne. Néanmoins, Aristote emploie indifféremment l'une ou l'autre de ces expressions.

La définition du contingent est plus délicate. Il y revient plusieurs fois dans les *Premiers analytiques*. Le mot que nous traduisons par *contingent*, est το ενδεχόμενον. Nous lisons dans les *Premiers analytiques*²⁰ qu'il est ce qui n'est pas nécessaire, et qui peut être supposé exister sans qu'il y ait à cela d'impossibilité. Ce qui veut donc dire, que *le contingent est ce qui peut également être et n'être pas*.

Devant l'horreur du : *il n'y a pas rapport sexuel*, Lacan nous dit que la vérité n'est pas une découverte mais plutôt une invention et « c'est ça le savoir »²¹. Pour que la logique soit la science du Réel ceci n'est pas *sine qua non* avec la conscience. Ce n'est pas un savoir sur le vrai ou le faux. Le savoir inconscient qu'il est impossible de savoir c'est un savoir qu'on sait. Ce sont ces éléments connus inconnus, les choses que nous ne savons pas, ce que nous savons parce que nous sommes horrifiés devant ce : *il n'y a pas rapport sexuel*. Nous savons parce que nous *inventons* pour combler le trou, le *troumatisme* dans le Réel.

Si l'inconscient ne découvre rien c'est parce qu'il n'y a rien à découvrir dans le Réel et ceci parce qu'il y a un trou²². Pour s'en apercevoir, nous dit Lacan, il faut l'inventer, pour voir où est le trou, il faut voir le bord du Réel.

Ainsi, y-a-il un espoir d'avoir accès au savoir inconscient ? Y-a-t-il un espoir d'avoir accès au savoir inconscient quand on est dupe ? Si l'amour est le moyen par quoi s'unit la mort à la jouissance, l'homme et la femme, l'être au savoir, n'est pas qu'un pur ratage alors qu'est-ce que le pari pour le *parlêtre* ? Par le biais de l'amour — (a)mur — peut-être y a-t-il une chance de traverser l'horreur du

savoir : *il n'y a pas rapport sexuel*. Mais il lui sera peut-être utile d'avoir également une boussole en lui, afin ne pas errer infiniment : le Nom-du-Père.

Il est impossible dans un texte d'écrire TOUT sur un séminaire aussi important que *Les non dupes errent*. Je considère que j'ai essayé d'en lire une petite partie. Je ne crois pas que le voyage est terminé avec cette lecture. Il s'agit d'un voyage et non pas une errance. Ce cartel était une bonne rencontre, une *tuché*.

19 Aristote, *Métaphysique*, tome 1 Livres A – Z, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1991. (IV, 5).

20 Aristote, *Organon III : Les Premiers Analytiques*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2001, (I, 13, 32a, 18).

21 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 19/2/1974.

22 Lacan J., Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 19/2/1974.

CONCEPTS CLINIQUES ET THÉORIQUES

Angoisse et Psychose*

LÉNA GOURVES-NOIZET

Le psychotique est-il soumis à l'angoisse, sous quelle(s) forme(s) ?
Peut-on parler d'angoisse dans la schizophrénie, dans la paranoïa, dans la mélancolie ?

Martin Heidegger, dans une conférence de 1929 « Qu'est-ce que la métaphysique ? » décrit l'angoisse avec précision, en particulier en tant qu'occurrence du rien. Il souligne le caractère indéterminé à propos duquel l'angoisse émerge. L'angoisse est radicalement différente de l'anxiété, de la crainte ou de la peur, qui sont-elles en rapport avec des objets du monde. « L'angoisse répand un calme singulier (...) ».

C'est ce qui nous oppresse, et qui fait que tout appui se dérobe au sujet.

L'angoisse « nous tient en suspens car elle porte à la dérive l'étant dans son ensemble ». Il ne reste que le pur être-là, le *Dasein*. « Le néantir n'est pas un événement quelconque, (...) il manifeste cet étant dans sa pleine étrangeté, jusqu'alors cachée, comme l'absolument autre, vis à vis du rien. » Heidegger dit plus loin : « Dans la claire nuit du rien de l'angoisse... ».

Ludwig Binswanger, dans ses études phénoménologiques sur la mélancolie et la manie, s'appuie sur cette notion de *Dasein*. « Alors que l'angoisse chez Heidegger est de façon générale un existentiel de la constitution d'être du *Dasein*, cela n'est justement pas le cas dans l'angoisse mélancolique. (...) Dans la mélancolie c'est l'effroi devant la perte de la possibilité du « pouvoir-rester-encore-en-vie », et c'est pourquoi, paradoxalement, les malades voient dans la décision du suicide l'ultime possibilité d'une manifestation de vie. »¹ Binswanger développe le thème fondamental du mélancolique : la perte, indissociable de « la souffrance atroce, de l'angoisse insupportable et de la poussée suicidaire irrésistible ». ² Binswanger parle de « l'angoisse du vivre » chez le mélancolique.

Rejoindrait-il Lacan qui parle de « douleur d'exister » à l'état pur chez le mélancolique ?...

À la fin des ses études, Binswanger propose cependant non pas un éloignement de Heidegger, mais « au contraire un retour, dans le sens d'une compréhension approfondie de l'intention ontologique pure de *L'être et le temps* » (1927), pour s'approcher au plus juste de l'angoisse du mélancolique.

Colette Soler nous rappelle dans son article « Perte et faute dans la mélancolie »³ que Lacan et Freud n'emploient pas le terme d'angoisse pour la mélancolie mais celui de douleur : Freud pense que le sujet mélancolique subjective la perte en « douleur morale », tandis que Lacan utilise le terme de « douleur à l'état pur »⁴.

Colette Soler met en relief deux groupes de phénomènes constitutifs de la mélancolie : la mortification, qui peut s'exprimer de façon très réelle, et le délire d'indignité (« C'est un sujet pour qui le manque prend la signification de la faute (...) »)⁵

Ce qui nous amène à la notion de culpabilité.

La faute fondamentale du parlêtre selon Lacan serait la faute d'exister. Il se rapprocherait ici de la vision de Heidegger : puisque toute chose peut ne pas exister, alors pourquoi être, et à qui la faute ?... Il y aurait donc un pathos d'exister pour tout parlêtre, avec des positions subjectives singulières de rejeter ou d'assumer le mal de l'existence. « La douleur d'exister n'est bien sûr pas le propre du sujet mélancolique, car elle tient au parlêtre, mais elle est le plus souvent, non pas à l'état pur, mais à l'état mixte ou divisé, ceci pour une raison structurale précise. C'est que le Phallus, signifiant de la jouissance, qui ne va pas sans la castration, tient aussi bien lieu de signifiant de la vie, et faisant médiation entre le manque de l'Autre et l'être du sujet, allège au moins partiellement celui-ci du pathos de son *Dasein*.

Qu'en est-il donc quand la fonction phallique n'est pas là pour apprivoiser la jouissance ?

Car la faute est une faute de jouissance :

- la jouissance est en défaut, il y a manque à jouir, toute nouvelle jouissance ne vient que réveiller la nostalgie de l'objet perdu

- elle est inappropriée au rapport sexuel, elle manque à faire rapport

* Cartel sur « l'angoisse » composé de : Alexandru Monica, Biasotto-Motto Gisèle, Gourves Noizet Léna Lamberet Agnès, Stephan Marie-Paule, plus-un Gilet Le Bon Stéphanie.

1 L. Binswanger, *Mélancolie et Manie Etudes phénoménologiques*, PUF, 1987 (traduit de l'édition suisse de 1960), p.63.

2 *Ibid.*, p. 62.

3 *Des mélancolies*, collection Cliniques, Éditions du champ lacanien, ouvrage collectif (Jacques Adam, Michel Bousseyroux, Françoise Gorog, Anne Juranville, Frédéric Pellion, Antonio Quinet, Danielle Silvestre, Colette Soler).

4 J. Lacan, *Écrits II*, Kant avec Sade, p. 255.

5 C. Soler, *Ibid.*, Des mélancolies, p. 60.

- « elle est en défaut par son excès, et son atonie dans le symptôme, qu'il soit névrotique ou psychotique »⁶

Alors à qui la faute ?... À l'Autre, s'il existait...

Donc il ne reste plus que le sujet pour prendre en charge la jouissance. La cause (symbolique) est à dissocier de la culpabilité qui revient au sujet.

Colette Soler oppose ainsi deux figures au carrefour de l'affect de culpabilité : le paranoïaque innocent (JJ Rousseau, « l'innocent persécuté ») et le mélancolique coupable. Le mélancolique s'approprie toute la faute, il se sent entièrement coupable. Le paranoïaque lui se sent victime, il n'y croit pas à sa culpabilité, il la dénonce en dehors de lui (Schreber met en cause le désordre de Dieu). C'est ainsi que Freud parle de l'*Unglauben* du paranoïaque.

Colette Soler dit que le paranoïaque innocent refuse d'en répondre, il l'élabore en persécution : c'est l'Autre qui jouit, ce n'est pas lui. Le mélancolique est plutôt dans une position opposée : c'est la stupeur pétrifiée qui domine, le délire d'indignité étant le seul ilot d'élaboration symbolique. Le névrosé, lui, oscille entre culpabilité et revendication. Dans la cure analytique il fait appel au sujet supposé savoir (que faire de la jouissance ?) pour la résorber dans le symbolique et alléger sa culpabilité envers les trois I de l'Autre : Interdit, Idéal, Impératif. Mais le symbolique ne peut prendre en charge toute la jouissance, il y a une part de réel irréductible qui reste à charge du sujet. On pourrait expliquer certaines réactions thérapeutiques négatives par un refus du sujet d'assumer cette charge, de se délester sur l'autre de cette part.

Dans une autre perspective, que dit Gisela Pankow de l'angoisse du psychotique ? L'image du corps que Pankow utilise n'a rien à voir avec une représentation spéculaire : c'est une référence spatialisée d'une structure symbolique. Pankow se sert de sa méthode de structuration dynamique de l'image du corps quand le sujet n'est pas accessible dans le cadre d'une analyse « classique ». Il s'agit d'abord de construire un espace qui soit habitable, pour seulement ensuite arriver à le penser, à l'inscrire dans un temps, une histoire. « Dans la schizophrénie on n'est pas dans le temps, on n'est pas dans l'historicité. (...) Il n'y a pas d'historicité parce que justement il y a de la dissociation. Un bout de corps vaut pour l'ensemble, il n'y a pas de dialectique entre les parties et le tout. Il s'agit donc de rebâtir quelque chose qui puisse avoir une certaine cohérence, qui puisse tenir ensemble, ce qui peut rendre possible l'introduction de l'historicité. »⁷

6 C. Soler, « Innocence paranoïaque et indignité mélancolique », *ibid.*, p. 90.

7 J. Oury, Quelques éléments de « psychothérapie institutionnelle » à propos de Jacques Lacan, Gisela Pankow et François Tosquelles. Le cahier du stage n° 2 *Autisme et psychose infantile*, CCBFC.

Pour Pankow le concept de dissociation doit être reformulé au niveau de l'image du corps : les parties de l'image du corps perdent leur lien avec le tout pour réapparaître dans le monde extérieur. Cela peut-il se rapprocher de l'idée développée par Lacan selon laquelle ce qui est forclus du symbolique fait retour dans le réel ?

« C'est cette absence de lien entre le dedans et le dehors qui caractérise la schizophrénie ; il n'y a pas de chaîne d'association permettant de retrouver le lien entre les débris de tels mondes détruits. »⁸ C'est pourquoi Pankow demande à ses patients un acte se référant à la structure de leur corps (modelage ou dessin). Par le transfert, sa méthode et la direction de la cure elle tente de rendre au corps la représentation vécue de ses limites, ou de restaurer une partie du corps exclue. C'est pour elle une étape préparatoire à l'analyse.

L'angoisse ici serait liée à l'absence de limites dans un corps dissocié.

Roger Gentis, dans *Les schizophrènes* (1969), parle de l'angoisse schizophrénique, liée à l'angoisse de dissociation (à ne pas confondre avec l'angoisse de morcellement de la psychose hystérique). Pour Gentis cette angoisse est à rapprocher d'une « expérience de fin du monde »⁹. Le prototype de l'angoisse schizophrénique est en effet l'angoisse existentielle de l'être confronté à l'imminence de sa propre disparition (angoisse du petit d'homme, qui du fait de sa prématurité est totalement dépendant de l'Autre). « Les manifestations schizophréniques (...) sont toujours la traduction d'une lutte entre l'angoisse et les défenses que lui oppose le malade »¹⁰ Le schizophrène s'en défend par le délire ou la catatonie. Les malades peuvent être soumis à des impressions atroces (toutes en rapport avec l'angoisse de castration : tous les passages, les coupures, les marques symboliques peuvent être source d'angoisse). Dans l'angoisse schizophrénique « le corps du malade y est menacé de mutilation et de morcellement »¹¹

Mais l'angoisse dans la schizophrénie est-elle angoisse de castration que Freud dit être angoisse névrotique ? Car chez Freud l'angoisse n'est pas seulement angoisse de castration, angoisse de perte, angoisse du -j ; il en distingue la *Realangst*¹², angoisse réelle ou angoisse du réel, c'est-à-dire la réaction soit à la perception d'un danger extérieur, devant une expérience de détresse

8 G. Pankow, *L'homme et sa psychose*, Paris, Flammarion coll. « Champs », 1969, p. 10.

9 R. Gentis, *Les schizophrènes*, 1969, p. 44.

10 *Ibid.*, p. 58.

11 *Ibid.*, p. 45.

12 S. Freud, l'Angoisse et la vie pulsionnelle, in *Nouvelles Conférences*, Mayenne, Gallimard, 1933, p. 111.

(*Hilflosigkeit*), soit à un facteur traumatique impossible à écarter avec le principe de plaisir, soit une trop grande excitation intraitable.

Ainsi peut-on parler d'angoisse chez le schizophrène pour qui tout le symbolique est réel ; angoisse de trop de réel.

D'un Autre à l'autre : l'amour*

PATRICIA ROBERT

« Penser est un acte.

Sentir est un fait.

Et leur résultante, c'est moi qui écris ce que je suis en train d'écrire. »

Clarice Lispector dans L'heure de l'étoile.

« Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude, sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire, comme je l'ai fait, qu'il ne peut pas s'écrire. Cette solitude, elle, de rupture du savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, car elle est ce qui, d'une rupture de l'être, laisse trace. »

J. Lacan

Nous avons travaillé ensemble, plus de deux ans autour du séminaire « D'un Autre à l'autre »

Au départ chacun une question et c'est ainsi que ma question de départ fut formulée :

Quels sont les rapports entre Savoir et Jouissance et plus précisément le statut du signifiant dans son rapport à la jouissance.

D'un Autre à l'autre :

Titre que je trouve éclairant pour la clinique puisqu'il suppose de prendre en compte ce qu'il en est du rapport du sujet à l'Autre, de la répétition de l'Un pour arriver à *a*.

Ce travail m'a mené également à interroger l'écriture comme acte de création. Un inattendu rencontré sur ce chemin de travail à plusieurs. La création ou comment avec du vide faire du manque. La création dans son rapport avec la jouissance. Jouissance dans son rapport *extime* au sujet donc ce qui à la fois est

* Ce travail est issu du Cartel intitulé : « L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole... mais pas sans effets » avec Brigitte Bazin, Sacha Dreyfus, Nicole Moissinac, Patricia Robert, plus-un Anne-Marie Combres. Pôle 5 ATAL.

le plus étranger et le plus intime au sujet tout en étant hors signifiant puisque la jouissance ne peut se dire, elle s'éprouve.

Ces deux années de Cartel m'ont donc mise au travail mais pas sans les autres, les « cartellisants » mais aussi ceux que j'ai convoqué « Lucian Freud, Marguerite Duras, Grisélidis Réal... ».

Ce cartel a eu comme effet de faire groupe mais pas seulement, ce fût aussi faire lien au sens où l'écrit Michel Lapeyre¹ soit « faire lien renvoie au commun, au collectif, là où se réalise une œuvre avec la contribution ou, mieux encore, l'initiative de chacun, de tout individu, sans privilège ni exclusion, selon son pas qu'il ne fait pas sans (effet de, effet sur) le pas de l'autre ».

Ainsi, je dirai qu'au-delà de l'enseignement de Lacan via ce séminaire, il y a ce faire lien qui s'est enseigné pour moi qui m'apparaît aussi important si ce n'est plus que le savoir autour duquel j'ai tourné, autour duquel j'ai essayé de me tenir sans tomber, ce savoir au bord duquel il est parfois difficile de rester en équilibre et où les connaissances peuvent venir faire bouchon.

Mais, je suis aussi venue au départ avec une question à travailler, il faut bien partir de quelque chose.

Mayette Viltard² parle de frontière savoir/jouissance pour interroger la névrose : « pour l'obsessionnel, toute jouissance n'est envisageable que comme un traité avec l'Autre (...), pour l'hystérique, la jouissance est posée comme un absolu à partir duquel se déploient les variations de son désir insatisfait ».

Dans ce séminaire, Lacan élabore ce qu'il nommera le champ de la Jouissance.

Au début du séminaire, il part de la répétition et du trait unaire pour aborder ce champ de la jouissance. Avec Pascal et Gödel, il nous indique qu'à répéter, il y a perte de jouissance d'où surgit l'objet *a*. Cet objet témoigne que le savoir est impossible à totaliser, il y a de l'incomplétude. Avec Pascal, est abordée la question du trait unaire, de la jouissance, de la répétition et de la place du grand Autre. Pour Pascal, le savoir sur son être passe par ce pari de l'existence ou pas de Dieu, moyen de jouissance qui nécessite l'expression d'un signifiant.

Pas à pas et en faisant retour à Freud, Lacan poursuit la construction de ce champ de la jouissance avec l'utilisation des lettres et de la logique.

Ainsi, ce champ est cerné par un signifiant maître, S1, le savoir, S2, le sujet, S, et l'objet.

1 M. Lapeyre, *Papillonnage Lettres sur la psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan, 2010, p. 55.

2 M. Viltard, Jouissance, in *L'apport Freudien*, p. 194.

Nous pouvons également lire l'enseignement qui suivra. En effet, Lacan construit ainsi par l'écrit la théorie des discours.

Le discours inscrit dans un algorithme la prise du sujet dans la langue en fonction des quatre termes : S1, Savoir, objet du désir. Ni langage, ni parole, le discours met en rapport des lettres.

Dans le discours, le sujet représente le signifiant auprès d'un autre signifiant et dans cette faille entre les deux quelque chose chute.

Le signifiant ne saurait se représenter lui-même et fait donc appel à S2 nommé Savoir. La jouissance c'est le réel « la jouissance est ici absolue, c'est le réel, et tel que je l'ai défini comme ce qui revient à la même place ³ » et le signifiant, le symbolique. On peut donc dire que le signifiant c'est aussi le savoir comme articulation de signifiant.

En faisant retour à Freud avec le mythe de *Totem et Tabou*, Lacan parle de la jouissance en tant qu'elle est exclue du fait du lieu de la loi, elle est indicible, elle s'éprouve. Elle est une place vide que le signifiant « phallus » vient occuper. Du fait de son exclusion, le sujet est amené à faire avec l'Autre.

Je cite Sidi Askofaré⁴ : « C'est à cette place que viendra se loger le phallus, le phallus comme signifiant de la jouissance, et qui va faire que la jouissance jusqu'à là désarrimée va venir se coordonner au phallus, d'où jouissance phallique »

Jouissance et savoir sont donc en lien d'inclusion/exclusion :

Le savoir est lié à la répétition et à répéter il y a perte de jouissance et surgissement de l'objet. Dans ce passage de la jouissance au savoir, l'Autre manque, il est barré.

L'Autre est barré et l'objet *a* est l'objet perdu dans ce lien jouissance/savoir.

Cet Autre présenté par Lacan dans ce séminaire comme :

« L'Autre, terrain nettoyé de la jouissance⁵ » « L'Autre, lieu de l'inconscient structuré comme un langage ⁶ », « L'Autre, en forme de *a* : ce *a* joue ici comme masque de cette structure de l'Autre que j'ai appelé, en tant qu'elle est la même chose que ce *a*, l'en-forme de *a* ⁷ », « L'Autre comme lieu où ça se sait ⁸ » Et je dirais, l'Autre comme lieu de l'écriture.

3 J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 212.

4 S. Askofaré, Pour introduire la catégorie de jouissance (conférence inédite).

5 J. Lacan, Le Séminaire livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, p. 225.

6 *Ibid.*, p. 226.

7 *Ibid.*, p. 303.

8 *Ibid.*, p. 327.

L'Autre manque, il est lieu du désir. La jouissance est inhérente à l'humain mais en fonction de sa structure elle ne prend pas la même place.

Renoncer à la jouissance implique le savoir.

Avec la cure analytique, il y a découverte d'un savoir qui ne se sait pas. Un savoir qui est déjà là, dans l'Autre, « lieu où ça se sait » et qui peut être appréhendé à partir des dits du sujet.

C'est ce qui est précieux dans le travail de ce séminaire, ce pas à pas de construction d'un champ au plus près de la pratique.

La clinique qui n'est pas théorie analytique mais bien une pratique que la théorie peut éclairer. Lacan reste au plus près de cela et c'est pourquoi il formalisera aussi le discours analytique et la place de l'analyste quant au savoir et à la jouissance. Il affirmera clairement que l'intersubjectivité n'a pas sa place dans l'analyse, l'Autre n'est pas l'Un.

Rester au plus près de la pratique c'est tenter de cerner ce champ de la jouissance, repérer les signifiants des sujets, interroger la structure supposée.

L'objet *a* est l'enjeu de l'affaire que ce soit dans la cure analytique comme dans l'écriture puisque c'est aussi cela qui m'intéresse. L'objet *a*, prélevé dans l'Autre à partir de l'interprétation de chacun de la jouissance de l'Autre. L'extraction de cet objet dans A a pour effet de barrer A et ainsi de laisser un *a* plus de jouir.

Sortir du Si c'est sortir du destin névrotique qui mortifie le désir, c'est lâcher avec la fixation et laisser ce reste plus de jouir comme signe de la singularité du sujet. L'analyste (certains) comme l'écrivain (l'a-visé) a appris à faire de l'extime en chacun et le seul savoir appris pour les deux ne serait-il pas le savoir du symptôme ?

L'écriture pour certain(e)s et pas pour tout(e)s ne serait-elle pas un moyen de savoir y faire avec le réel ?

L'écriture comme une tentative d'écrire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire soit le refoulement d'où s'interdit la jouissance ?

Au bout du « conte », impression d'en savoir un peu moins sur ce que j'imaginai savoir, et, prudence quant à la connaissance qui n'est pas du savoir et peut faire bouchon sur le réel.

Ce qui a changé pour ma pratique, c'est le repérage possible des signifiants-mâtres de la personne qui vient parler et de ce qu'il en est de son rapport à l'Autre.

Alors, au bout du « conte » l'écriture comme l'aventure analytique ne seraient-elles pas un des moyens supposés savoir, dans un premier temps, l'estampille de notre singularité ?

Puis un des moyens supposés savoir y faire avec cette estampille ? Puis un des moyens supposés savoir y faire avec la quintessence humaine ?

Pour conclure, quelques mots sur le titre choisi pour cette production écrite :
« **D'un Autre à l'autre : l'amour** »

L'amour entendu comme la reconnaissance de son manque et donner son manque à l'autre.

Travailler sur ce séminaire c'est aussi en quelque sorte aborder la question de l'amour. Aimer non pas un Autre supposé savoir mais aimer avec son manque assuré et au-delà de soi-même, aimer dans la déprise de soi en faisant don de ce manque à l'autre. L'Amour comme le produit d'Un Autre à l'autre.

L'amour, Lacan semble en donner une définition dès le début du séminaire. : « Fais anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être. Il n'y a pas de prochain si ce n'est ce creux même qui est en toi, le vide de toi même⁹ ».

Ne serait-ce pas là une définition de l'amour soit celui qui ne consiste pas « à faire » l'amour, ni à faire « Un », ni à faire « du beau » comme dans l'amour courtois mais l'amour avec un petit *a* qui n'est pas l'objet *a*, celui du fantasme, mais son dépassement.

Dé-passer la figure de l'Imaginaire dans lequel l'Autre serait le semblable et dé-passer le Symbolique avec la parole d'amour donnant l'illusion de l'étreinte par l'être de l'Autre laisse la possibilité à l'impossible de l'amour qui ne peut s'écrire non pas encore mais en-corps et *j'âmais*.

9 *Ibid.*, p. 25.

L'horreur du savoir, une résistance*

AGNÈS LAMBERET

Ma question tourne autour du savoir, plus particulièrement autour de l'horreur de savoir.

Au cours de l'analyse, il y a du savoir qui se dépose. Si le gay-sçavoir, jouissance du déchiffrement, concerne l'analysant, qu'en est-il pour lui de l'horreur de savoir ? À quel moment celle-ci émerge-t-elle ? Peut-elle être considérée comme une résistance ?

De quel savoir s'agit-il ?

Le savoir qui se dépose au cours de l'analyse, c'est du savoir, « des « essais » déduits de la chaîne des Sn et dont des bribes sont accessibles à travers l'interprétation. »¹. Le sujet analysant n'aura donc que des bribes de savoir inconscient parce « qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet. »² C. Soler, reprenant la formule de Lacan « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant », a cette formulation « Un autre ou tous ceux du savoir qui ne le représentent pas et qui constituent justement le savoir inconscient, sans sujet. »³ Cette expression « savoir sans sujet », donne le parcours d'une analyse quant au savoir, « elle va du sujet supposé savoir au savoir lui-même supposé, à la chute non du savoir, dont une part au moins s'avère à la fin, mais du sujet supposé au savoir, reste alors du savoir sans sujet. »⁴

Dans le séminaire *Encore* : « L'inconscient ce n'est pas que l'être pense, comme l'implique pourtant ce qu'on en dit dans la science traditionnelle. L'inconscient, c'est que l'être en parlant jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire — ne rien savoir du tout — [...] il n'y a pas de désir de savoir. [...] C'est là le sens de l'inconscient — non seulement que

l'homme sait déjà tout ce qu'il a à savoir, mais que ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle⁵. », formule difficile en effet. Il en déduit plus loin « l'inconscient sait vous ». J'entends là, que le savoir fait bordure à la jouissance ou encore que la jouissance fait limite au savoir « là où ça parle, ça jouit, et ça sait rien. »⁶ Colette Soler, dans *Les affects lacaniens* reprend cette articulation jouissance-savoir et bien que le savoir soit ce qui se dise, « il ne suffit pas d'un ensemble de signifiants pour faire ce que l'on appelle un savoir car le savoir se situe au niveau de la jouissance. La formule de l'énigme, c'est que le savoir se jouit. »⁷ Le signifiant est une condition du savoir, nécessaire mais pas suffisante.

Elle reprend aussi qu'il n'y a pas de désir de savoir, car le savoir est là, dans l'homme qui « sait déjà tout ce qu'il a à savoir ». Dans le *Séminaire livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Lacan le formule encore ainsi, qu'il n'y a pas de désir de savoir mais de désir inconscient tout court, et « de savoir » est alors mis entre parenthèses. « Le savoir parle tout seul voilà l'inconscient. »⁸

À propos de « il n'y a pas de désir de savoir », me viennent une remarque et deux questions :

- le gay-sçavoir du déchiffrement semble témoigner que dans l'analyse, il y a un désir de savoir, en tout cas, un désir du savoir inconscient, qui, comme dit Lacan dans *Encore*, est à prendre. Faut-il faire une différence entre désir de savoir et désir du savoir ?

- 1^{ère} question : « Il n'y a pas de désir de savoir », est-ce équivalent à l'horreur de savoir ?

- 2^e question : Qu'en est-il du désir de savoir que l'on prête à l'analyste s'il a terminé son analyse ?

Ce qui me porte au séminaire de Stéphanie Gilet-Le Bon, sur le désir de l'analyste. L'analysant, en s'adressant à l'analyste, s'adresse à un sujet supposé savoir et c'est le désir de l'analyste qui « ramène le sujet vers sa particularité, sa différence, vers ce qui lui est propre et sur quoi il va obtenir un aperçu. Le désir de l'analyste contre l'effet du transfert car ce qui surgit dans l'effet du transfert s'oppose au savoir du côté de la pulsion. »⁹

Et puis « L'horreur de savoir, c'est la même chose que l'amour du savoir supposé, caché, soi-disant contenu dans l'Autre. L'horreur de savoir, c'est

* Cartel sur « l'Angoisse » composé de : Gourves Noizet Léna, Alexandru Monica, Biasotto-Motto Gisèle, Lamberet Agnès, Stephan Marie-Paule, plus-un Gilet Le Bon Stéphanie.

1 M. Menès, *Mensuel* n°63, L'ombilic de l'inconscient, un savoir réel ? p. 27.

2 C. Soler citant Lacan, *L'inconscient, qu'est-ce que c'est ?* Formations clinique du Champ lacanien, Collège clinique de Paris, Année 2007-2008, p. 93.

3 *ibid.*, p. 89.

4 *ibid.*, p. 89.

5 J. Lacan, *Le séminaire, livre XX, Encore*, Seuil, p. 95, 96.

6 *ibid.*, p. 95.

7 C. Soler, *Les affects lacaniens*, PUF, p. 108.

8 J. Lacan, *Le séminaire, livre XVII, L'envers de la Psychanalyse*, Seuil, p. 80.

9 S. Gilet-Le Bon, *Le désir de l'analyste*, séminaire 1998-1999.

l'horreur de savoir réel, c'est l'amour du savoir imaginaire ». Je cite encore : « L'horreur de savoir : c'est surtout savoir l'horreur de la castration. Si l'Autre manque, son désir est effrayant : s'il allait nous demander de quoi le combler ? »¹⁰

Un rapport au savoir est nécessaire pour commencer une analyse. Ce rapport au savoir qui est d'abord demande de savoir va se transformer si l'analyste contre l'amour du savoir imaginaire. En effet, au début la plainte, puis la demande qui s'adresse au savoir supposé de l'analyste, puis le *gay-savoir* du déchiffrement qui court longtemps dans le temps de l'analyse et puis l'horreur de savoir qui émerge sur la fin lorsque l'analysante tente de s'interroger sur ce qui fait qu'on ne trouve pas l'homme de sa vie par exemple, soit s'interroger sur cet impossible du rapport sexuel.

L'horreur de savoir n'est pas à confondre avec l'angoisse de savoir, comme il m'est arrivé de le faire et qui m'a amenée à ma question de cartel. L'horreur de savoir est inhérente à la fin de l'analyse et je me réfère ici encore au séminaire de S. Gilet-Le Bon : « À la fin d'une analyse, il s'agit d'accepter de ne pas tout savoir, que je ne peux pas tout savoir à l'avance, qu'il y a à faire avec la contingence. C'est accepter les conséquences du savoir de la castration. C'est aussi accepter d'échouer et d'admettre que l'on aura toujours à faire avec le désir de l'Autre. »

Donc cette horreur de savoir est, d'après Lacan après *Encore* et avec la « Note italienne », inhérente à la fin de l'analyse, il s'agit donc de dépasser cette horreur de savoir et c'est dans ce franchissement que du psychanalyste peut émerger.

Dans la « Note italienne », texte de Lacan de 1973 sur l'analyste de l'École, la transmission de la psychanalyse et son dispositif, la passe : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même [...]. Ce à quoi il a à veiller, c'est qu'à s'autoriser de lui-même il n'y ait que de l'analyste. »¹¹, et ceci n'implique pas pour autant que n'importe qui soit analyste, « seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise que de lui-même¹² ». Il y a à tenir compte du réel « Soit de ce qui ressort de notre expérience du savoir. »¹³

Dépasser cette horreur de savoir, c'est aussi être hors du discours commun, dans un autre désir, c'est savoir être un rebut nous dit Lacan : « L'analyste, s'il se vanne du rebut que j'ai dit, c'est bien d'avoir un aperçu de ce que l'humanité se situe du bonheur [...] et c'est en quoi il doit avoir cerné la cause de son horreur

10 S. Gilet-Le Bon, *Le désir de l'analyste*, séminaire 1998-1999.

11 J. Lacan, *Autres Écrits*, « Note italienne », Seuil, 1973, p. 307.

12 *ibid.*, p. 308.

13 *ibid.*, p. 308.

de sa propre à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir. Dès lors il sait être un rebut. [...] Le savoir en jeu [...] c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel, de rapport j'entends, qui puisse se mettre en écriture. [...] Naturellement, ce savoir n'est pas du tout cuit. Car il faut l'inventer. »¹⁴ Un savoir non pas à découvrir — ce qui se passe dans la cure — mais à inventer. Il y a un savoir à inventer et une horreur de savoir à cerner pour le désir de l'analyste.

C'est ainsi que Martine Menez, dans un texte du *Mensuel* le formule : « Il faut en effet se prêter à l'analyse non seulement pour atteindre des bribes de son savoir-signifiants, mais surtout pour cerner son horreur de savoir réel... »¹⁵

Pascale Leray, à propos de son témoignage d'expérience de la passe exprime ceci : « ...S'il n'y a pas d'Autre pour savoir à sa place, il n'y a pas non plus d'Autre pour l'acte. »¹⁶ Et, plus loin « C'est en ce point qu'il est important de situer ce qui fut surprise saisissante dans la cure, là où la dimension de ce savoir, ce n'est pas le désir qui y préside, c'est d'abord l'horreur, comme nous l'a dit Lacan. S'il y a un désir de savoir dont la passe peut rendre compte, il est ce qui résulte d'une épreuve éthique où cette horreur de savoir a été affrontée dans la cure. C'est de là que l'analyste, de l'avoir cernée dans sa cure, pourra faire avec une autre qui lui est liée, l'horreur de l'acte. »¹⁷

Dans le texte de Cora Aguerre « Le désir mis à l'épreuve » paru dans le *Mensuel*, elle dit « L'analyse est longue, car la propre « horreur à savoir » en jeu constitue une résistance à pouvoir conclure. »¹⁸ Cette résistance émerge à la fin d'une analyse lorsque la rencontre avec le « vide », le manque, se fait quand le sujet supposé savoir chute. Cora Aguerre appelle « acte » cette rencontre avec le vide, vide de la sortie du discours qui aura des effets *a posteriori*.

L'horreur de savoir, une résistance ?

En cherchant à éclairer ce qu'est la résistance (du non assimilé) en parallèle à la défense (du non admis), défense contre réel de la jouissance, j'ai repris le texte de Freud « Résistance à la psychanalyse »¹⁹, texte de 1925.

La résistance est une réaction primitive à la nouveauté. Cependant « dans certaines conditions qui ne sont déjà plus élémentaires, on constate la réaction

14 J. Lacan, *Autres Écrits*, « Note italienne », Seuil, 1973, p. 310.

15 M. Menès, *Mensuel* n°63, « L'ombilic de l'inconscient, un savoir réel ? », p. 33.

16 P. Leray, *Wunsch* n°9, « L'ouverture vers une nouvelle satisfaction », mai 2012, p. 30.

17 *ibid.*, p. 31.

18 Cora Aguerre, *Mensuel* n°62, « Le désir mis à l'épreuve », p. 35.

19 S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, « Résistances à la psychanalyse », PUF, p. 125.

inverse et une soif du nouveau, pour l'amour du nouveau. »²⁰ Résistance à la nouveauté, notamment en ce qui concerne la psychanalyse, de la part des médecins ; résistances intellectuelles mais aussi affectives (mépris, railleries, malveillance). Celle-ci s'origine de la répression des instincts et de « la maîtrise des forces naturelles »²¹ que la culture humaine impose aux individus, répression qui n'est pas sans effet. Les résistances à la psychanalyse sur le plan collectif sont les mêmes que celles du patient dans la cure. Elles tiennent au contenu de la doctrine, notamment la reconnaissance d'une sexualité infantile et au fait qu'il est difficile de se faire une opinion de l'analyse sans en être passé soi-même par l'expérience. Il note que ces résistances ne concernent pas la plupart des innovations scientifiques bien que « La technique psychanalytique a acquis une précision et une finesse qui rivalisent avec celle de la technique chirurgicale. »²² Il formule aussi à la fin de l'article, l'hypothèse que ces résistances puissent être liées au fait qu'il soit juif. Quant à la résistance à la nouveauté, à l'inconnu, la lecture du texte de Lacan « La méprise du sujet supposé savoir, en apporte un éclairage, je cite « ...qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans qu'on sache qui le dit, voilà à quoi la pensée se dérobe : c'est une résistance on – tique. »²³

Cette résistance qui se manifeste au cours de l'analyse, dont l'une de ses manifestations en est la difficulté à suivre la règle analytique — soit de dire tout ce qui se présente à la pensée —, est liée au fait que l'analysant ne sachant pas ce qu'il dit, se trouve en face d'une méconnaissance des effets pour lui, de sa parole : « Quand un sujet vient tout à coup à le rencontrer, à toucher ce savoir auquel il ne s'attendait pas, il se trouve, lui qui parle, ma foi, bien dérouté. »²⁴ Si Cora Aguerre utilise le terme de résistance concernant l'horreur de savoir en fin d'analyse, résistance à pouvoir conclure, il s'agit, me semble-t-il, plutôt d'une défense, défense liée à ce qu'il n'y ait pas d'Autre du savoir, sans doute défense contre le réel.

Je conclus à partir d'une question que Colette Soler pose dans un chapitre de son livre *Les affects lacaniens* « D'où vient que la fin satisfasse ? Est-ce plutôt le savoir qui satisfait automatiquement, produisant la « métamorphose » attendue... ». Elle évoque le savoir qui soigne, c'est-à-dire les effets et la portée du savoir élaboré mais aussi le « se savoir objet » de la destitution subjective, dont elle dit : « Elle soigne le manque à être du sujet et le délivre des questions

20 *ibid.*, p. 125.

21 *ibid.*, p. 129.

22 *ibid.*, p. 67.

23 J. Lacan, *Autres Écrits*, « La méprise du sujet supposé savoir », Seuil, p. 335.

24 J. Lacan, *L'envers de la Psychanalyse*, Seuil, p. 88.

et dubitations qui sont les plaies du névrosé, tandis qu'au contraire le partenaire « s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe. »²⁵

25 C. Soler citant J. Lacan, *Les affects lacaniens*, éditions PUF, p. 133.

LA PASSE... un présent*

CLAUDE LECOQ

Tous les analystes ne s'intéressent pas à la passe... Il y faut un discernement. Il est imprévisible. Il chasse l'incrédulité, parfois la méfiance, l'incompréhension, la risée aussi : « c'est farfelu, tiré par les cheveux, superflu, il faut être tordu pour la faire... ».

Ce discernement, selon Lacan, dans une note sur les passeurs de 1974, survient d'un virage « ...qui comporte de savoir que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité ». Savoir qui s'éprouve différemment des soulagements successifs obtenus dans la cure. C'est quand, de façon inédite, n'est plus demandée l'aide du supposé-savoir pour confirmer. L'analysant sait alors que la fonction du langage n'est pas dans la croyance à la communication. « L'important n'est pas tellement que le langage dise ou ne dise pas la vérité, c'est qu'il aide — tout court. Il y a des direx qui opèrent, il y a des direx sans effets » — *Le Phénomène lacanien*, 1974.

Le dire effectif n'est pas ce qui contredit le sens en jouant de l'équivoque : il passe outre la trace : il est du pas déjà représenté. Cela peut être facilité par la position de l'analyste, dès que commence la cure de l'analysant : « Il faut qu'il soit bien assuré dans sa position de déchet pour pouvoir inviter, inciter, l'analysant, comme je l'appelle puisque c'est lui qui fait le travail, à ne pas se croire plus que, lui, il ne se croit, l'analyste. Il se met à la disposition de l'analysant au titre de dernier des derniers. » - *Le Phénomène lacanien*.

Cette vérité, qui rappelle le poids de l'invention de la psychanalyse par Freud, est laïque, elle ne vise pas directement le soin du symptôme pour son efficacité.

- Dans la Proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école, Lacan exposait une procédure appelée la passe. Il visait la transmission de la psychanalyse, à partir des effets d'un témoignage d'un « non-analyste », car passant - même s'il avait des patients - aux points vifs propres à résoudre sa fin d'analyse.

Concernant la description de la procédure, j'ajouterai des remarques que, sept ans après, Lacan apporte dans « Sur l'expérience de la passe », texte publié en 1974, dans la revue *Ornicar*.

En se référant aux passants, il écrit : « expérience absolument bouleversante et inoubliable ». J'y souscris. C'est l'effet du tourbillon qui saisit dès que la décision de s'y soumettre est prise. S'arrête-t-elle ?

Au niveau institutionnel, se pose la question de la nomination d'analyste qui est souvent prise comme une investiture, or la nomination AE (analyste de l'école) à l'issue de la passe n'est, en droit, pas un titre. Mais on ne peut empêcher complètement qu'elle soit interprétée comme tel. Surtout s'ils sont « nommés à » pour leur institution. La passe n'est pas définie, dans le texte, comme une cooptation. Le passant rencontre des passeurs, puis les passeurs témoignent auprès d'un cartel, qui nomme AE, ou pas. Et là ce n'est pas la cooptation car les passeurs ne sont pas des anciens.

Les deux passeurs, qui sont témoins, « compris » dans la passe (et pas témoins pour), sont définis dans La proposition comme « ...un autre qui, comme lui l'est encore dans cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme deuil... ».

Leurs analystes les désignent, pour la procédure, sans les prévenir mais ils peuvent refuser quand le passant les appelle. Dans mon expérience de passant, un passeur avait déjà été sollicité, et était très partie prenante. L'autre l'a découvert avec émotion et impatience. Pour ma part, bien qu'ayant des analysants qui pourraient être passeurs, je ne me décide pas à faire cette interprétation, disons instituée, dans le déroulement de leur cure.

Concernant le jury d'agrément ou cartel de passe, AE et AME sont garantis comme relevant de la formation de l'école. Il peut authentifier la passe, par la nomination : A E à partir des effets des témoignages des passeurs. Lacan emploie, pour eux, les termes de perplexité et embarras. Il semble que, l'attente, se heurterait au hasard, à la rencontre, à la contingence des sujets et de l'institution. Trop d'espoir : « En quoi, je veux dire, l'espoir n'y fera rien, ce qui suffit à le rendre futile, soit à ne pas le permettre¹ ».

Dans certains cartels de travail constitués sur les fins d'analyse, parfois, après les passes, il est souligné, fréquemment, un manque de clarté du retour des décisions. Or Lacan n'a pas manqué de dire aux analystes qu'il leur fallait quand même « l'ouvrir ».

* Cartel sur « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » *Autres Écrits* ; se composant de Claude Lecoq, Lydia Colla, Éliane Pamart, Jean-Michel Valtat, plus-un : Carlos Guevara.

¹ J. Lacan, *Télévision, Autres Écrits*, Paris, Seuil, 1973, p. 509.

La question des effets de la passe et des dégâts qu'ils peuvent produire, a été évoquée au congrès de La Grande Motte, comme quasi inévitable, dans une logique propre au parlêtre, « foutu » parce qu'il parle ! « ...le dégât c'est ce qui peut nous arriver de mieux ». On ne peut que faire du ratage... les nommés et les non-nommés ne savent pas plus pourquoi ! Et Lacan, d'ajouter qu'il se trouve avec les dégâts sur son dos... » s'il y a quelqu'un qui passe son temps à passer la passe c'est moi ».

Cette peur des dégâts est souvent avancée comme raison de ne pas y aller, alors que des candidats se précipitent sans barrière dans le tourbillon : « L'analyste — au moins ai-je essayé de faire qu'il y ait des analystes de cet acabit — est quelqu'un qui réalise — le pire est qu'il faut qu'il le réalise lui-même — que ce dont il s'agit dans l'effet de toute culture, au fond du fond du tourbillon, je veux dire ce qui fait cause — eh bien, c'est un déchet.

Tout le monde ne s'en aperçoit pas, mais seul a le droit de s'autoriser d'être vraiment un analyste celui qui s'en est aperçu. Être un déchet est ce à quoi aspire sans le savoir quiconque est un être parlant — je n'emploie ce terme que parce que je ne sais pas à qui je m'adresse, vous êtes trop nombreux.

Quiconque qui est un être parlant est pris dans ce tourbillon qui est la vraie course de son désir — désir dont vous avez sans doute appris à l'occasion que c'est l'essence de l'homme. » — *Le Phénomène Lacanien*.

Lacan, par cette invention, avec laquelle il voulait enquêter, voulait résoudre une crise interne institutionnelle, dans « monécole », touchant à l'articulation entre l'analyse personnelle, « en intension » et l'élaboration du savoir analytique, soit la psychanalyse « en extension ». Il s'agissait de sortir le groupe de l'impasse, en examinant deux questions :

- analyse personnelle et/ou didactique

- reconnaissance des analystes, en modifiant la cause de la structure des nominations par cooptation, et concurrence de tous les groupes, afin d'éviter ce qu'il rappelait en conclusion de la proposition :

« L'école freudienne ne saurait tomber dans le tough sans humour d'un psychanalyste que je rencontrai à mon dernier voyage aux U.S.A. « Ce pourquoi je n'attaquerai pas les formes instituées, me dit-il, c'est qu'elles m'assurent sans problème d'une routine qui fait mon confort. »

Inutile de rappeler que tel n'était pas le fort de Lacan qui écrira dans la « Note italienne » concernant l'analyste : « S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance ».

C'est plus tard, à la Grande Motte, qu'il s'expliqua cet acte (qui, comme à chaque avancée, lui a coûté des compagnons...) : « Vous savez, quand j'ai cogité ça, c'était en 1967 pendant les vacances, j'étais en Italie ; je suis rentré

et tout en faisant cette chose qui s'appelle la Proposition, je me disais : « Mais quelle mouche te pique ; ça va provoquer Dieu sait quoi ! ». Et je me demandais pourquoi je la faisais en octobre 1967. J'aurais pu plus la mijoter, cette proposition, la mûrir, attendre. Pourquoi est-ce que je l'ai faite tout de suite ? Je savais d'avance que ça allait provoquer des catastrophes, des catastrophes comme toutes les catastrophes, des catastrophes dont on se relève. Moi, vous savez, les catastrophes, ça ne m'impressionne pas... Mais quand même, à quoi bon faire tout d'un coup cette accumulation d'électricité ?

C'est précisément dans le but d'isoler ce qu'il en est du discours analytique, que j'ai fait cette proposition... La passe en effet permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support, il me semble. »

- Ce qui est tombé, grâce à l'expérimentation sur un long terme dans l'école, en même temps que les avancées parfois quasi antinomiques des séminaires, est l'illusion d'une passe formalisant la raison du passage de l'analysant à l'analyste. Subsista un indémontrable dont Lacan fit quelque chose. À partir de 1973 (*Les non-dupes errent* et le congrès de La Grande Motte), il rebondit, stupéfiant son auditoire des séminaires, en annonçant que la psychanalyse est intransmissible. Mais ce qu'il fera entendre, c'est un nouveau « relief », c'est topologique, qui lui fera lire autrement ses précédentes avancées :

«... je me suis pressé ! C'est en mai 68 aussi que j'ai compris pourquoi j'avais fait cette proposition en octobre 67. Vous voyez ça, si je l'avais faite en mai 68, on aurait dit « il est induit ». Je ne suis pas induit, je ne suis jamais induit. Je suis produit. »

C'est si renversant, ce témoignage sur sa production d'analyste, sans la prédominance de l'être-je qui consisterait, qu'aujourd'hui encore, comme en 1967, certains lacaniens récusent ce renversement de ses énoncés.

Il lui aura fallu le temps pour démontrer ce qu'il annonçait en 1967, et saisir ce qui l'avait précipité vers cette sortie d'inventer la passe. Elle pourrait se résumer à deux phrases de *La proposition* :

« Mais il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste. Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel », et, « s'autoriser analyste », exigeant « d'avoir effectué cette opération périlleuse, l'affrontement à son horreur de savoir et d'en avoir cerné la cause en tant que réel : être un rebut. »

- Le bougé est une conséquence des avancées théoriques de Lacan dans les séminaires des années 60, concernant le statut de l'objet *a* dans l'amour de

transfert. L'identification possible à l'analyste n'est plus une fin, puisque son être est entamé à la fin de la cure.

Nous pouvons le relire dans la proposition : « la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre, d'où se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir, car il a rejeté l'être qui ne savait pas la cause de son fantasme, au moment même où enfin ce savoir supposé il l'est devenu ». Lacan va le conjuguer en « je désuis » et l'attribuera à l'analyste, devenu « enveloppe vide », dans la première proposition de 1967, qui donne « corps » à la forme déchue *a*. L'analysant atteignant ce point de rupture, « la paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être que vain savoir d'un être qui se dérobe. La destitution subjective, (de l'analysant)... c'est quand le sujet voit chavirer l'assurance de son fantasme ». L'analysant n'est plus en position de victime, battue, et l'hostilité n'a plus à être imputée à l'analyste jouissant de ça-voir. Dans cette fin d'analyse, le passant peut mesurer qu'il a été à toutes les places, il se sait divisé par la jouissance, qu'il attribuait à l'analyste, et que le fantasme recouvrait.

L'achèvement du deuil de l'objet cause du désir, prend du temps. L'apaisement se fait attendre puisque des satisfactions de l'analyse doivent se détacher. Les découvertes du déchiffrement qui étaient articulées au sujet supposé savoir, la pulsion connectée à la présence de l'analyste comme objet, le mirage de la vérité. La demande de passe à l'analyste n'est pas déductible des écrits de Freud, pour qui l'inconscient « hors du temps » est éternel. Lacan relisant *Unbewusst*, écrit « Lune bévue ». La chaîne signifiante est surmontée par l'une-bévue, plus signe que sens : où l'inconscient se manifeste ponctuellement.

Lacan a parlé d'échec, et pourtant il a maintenu la passe jusqu'à la dissolution de l'ÉFP et ensuite à la Cause freudienne pour laquelle il a préconisé sa reconduite dans ces termes, le 23 octobre 1980 : « Car mieux vaut qu'il passe, cet A E, avant que d'aller droit s'encastrent dans la caste ». Sans castrer, se conformer, du latin *castus*, langue religieuse, « qui se conforme aux règles et rites » de la caste, proprement.

Lacan, toujours non dupe, l'avait prévu, comme nous pouvions l'apprendre de sa Lettre au Monde du 24 janvier 1980 :

« Sans plus d'égards qu'il faut aux analystes établis. Ma passe les saisit-elle trop tard, que je n'en ai rien qui vaille ? Ou est-ce d'en avoir confié le soin à qui témoigne n'avoir rien aperçu de la structure qui la motive ? »

Il ajoutait une dimension inconsciente à la résistance à la passe pour les analystes « installés » qui ne discerneraient pas qu'ex-siste cette a-structure qui ne s'aperçoit qu'en passant : « un présent... ». En un temps et un espace brefs : en « un éclair ». Le pas trop tard, pour que vaille une nomination A.E, c'est du fait de ce qui ne pourra plus marcher avec l'établi de la cumulation des expériences

et des repérages. Ce vif n'est pas de l'ordre de l'inconscient déchiffirable, c'est dans le noir de l'aveuglement qu'il se reconnaît. Il y faut ce que je nommerais un tact analytique.

« La Passe dont il s'agit, je l'ai envisagée que d'une façon tâtonnante, comme quelque chose qui ne veut rien dire que de se reconnaître entre soir, à condition que nous y insérions un A.V. après ma première lettre, c'est-à-dire reconnaître un savoir. » — 15 Février 1977 —

A.V. si résolument, de ne pas être à la place de Dieu, l'analyste est un petit trou, ce qui s'insère alors, témoigne de l'inconscient réel comme savoir joui de la lettre. Sincère car l'authenticité des témoignages est souvent soulignée dans ce qu'ils survolent les passeurs : l'électricité ! Ce savoir, qui peut paraître empirique, est pourtant commun pour ceux qui en ont pris la mesure. Il tient d'une trouée fugitive de l'impénétrable, « ça se passe » le résultat est propre à chacun. Avec le temps Lacan articulera, que d'un réel de l'expérience des passes, aboutira une dimension topologique dans la pratique: le dire qui survient s'impose.

Ce savoir d'un autre ordre qui fera, dans la « Note italienne² », préciser à Lacan : « l'analyste ne s'autorise que de lui-même, mais pas-tout » : entendre qu'il ne s'agit pas de s'auto/ritualiser de sa cure... Dans la première écriture de la proposition de 1967 rappelons-nous « Car celui qui se désigne ainsi, ne saurait sans malhonnêteté radicale, se glisser dans » ? Ce qui peut s'écrire ce signifié/ se signifier.

Mais aussi rappelons-nous que rien n'oblige à la passe, L'intentionnel raisonné est exclu : puisqu'elle est le plus souvent appelée dans une précipitation impérative (Lacan s'interrogeait sur la pulsion redécouverte à la fin des analyses des analystes, c'était avant de proposer la passe).

Ce pressant du mouvement tourbillonnant où la langue du passant, empreinte de jouissance, peut faire révélation, mais sans plus chercher à faire d'histoire singulière. En fait le parlêtre en est disjoint. Ce n'est plus du dit, une réduction s'opère. Pour exemple Lacan qui disait faire la passe dans son séminaire nous a laissé ce jet, en 1976 titrée : « l'esp d'un laps »³ : l'espace d'un lapsus. Cette hystorisation, comme une rature mutante de la parole d'un temps délaissé (l'histoire) qui concerne, tous, dans une passe, bien que les effets soient différents. C'est du commun pas identique : des « dire », me vient dédire de l'analyse faite, l'histoire change de lettre : hystoire. Ce résultat, modifie l'arrêté de la nomination d'origine, le nom propre. Exempleire le « Là, quand »,

2 J. Lacan, La note italienne, *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 1973, p. 307.

3 J. Lacan, Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI, *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 1976, p. 571.

jaculation de passe, qui dit le service de l'analyste au commun et indique cette mortification de l'appropriation, permettant quelques avancées de chacun, à partir de la lettre surgit de la passe, c'est pour la psychanalyse.

C'est pourquoi, concernant les nominations d'A E, devrait être pris, sérieusement, en compte, la dimension éthique en jeu pour tel passant, à son réel donc. Cela dépendra, pour les passeurs et les membres du jury, de leur solde de fin d'analyse à leur réel. C'est du registre des dégâts possibles. Dans un des cartels d'après la passe, des analystes soulignaient l'exigence, la nécessité, d'une écriture comme nom en la différenciant de l'obligation de transmission des

A E pour l'institution.

De la passe, il ne s'agit plus des trouvailles singulières de la cure, dont on a fait quelque chose, dans l'adresse à l'analyste. Lacan rappelle que si, à l'occasion d'une passe, un tout autre éclairage d'une partie d'ombre de la cure apparaît cela ne concerne que le passant. Celui qui a fait la passe est dans un exil touchant à l'être du savoir.

C'est un savoir sans être, qui veut dire qui s'invente sans qu'aucun sujet le sache, mais que le passant devra reconnaître, puis assumé, comme le dépassant. Il se constitue de quelques alluvions : avec des bouts de savoirs inédits en échappées, effets de *lalangue*, écorchures de réel, précipités en lettres du reste de jouissance intime. Car il n'y a plus d'intime, « ça » s'intime : lui venant de son inconscient hors sens. On ne peut pas dire qu'il y a réalisation au moment de la passe, elle se réalise.

Le désir de l'analyste qui en dépendra, dans sa pratique, tient du rapport qu'il entretient avec l'invention d'avoir débrouillé « un savoir y faire avec lalangue ». L'inconscient c'est où le non-savoir est corrélé au réel. Le désir c'est, avec la lettre surgit de la passe, fixant son reste de jouissance dans un forçage :

« ...c'est par l'écriture que se produit le forçage car... Ça s'écrit tout de même le Réel ; car, il faut le dire, comment le Réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ?

C'est bien en quoi le Réel est là. Il est là par ma façon de l'écrire. L'écriture est un artifice. Le Réel n'apparaît donc que par un artifice, un artifice lié au fait qu'il y a de la parole et même du dire... » — J. Lacan : « Leçon du 10 janvier 1978 » —

Le désir de l'analyste c'est « le devoir d'interpréter ». C'est une pratique d'un exil, celui du défaut du sexuel, de son réel comme l'exclu du sens, en tant qu'il fait limite au savoir. Il lui faut lire ce qui s'écrit mais autrement.

Ce n'est pas la vérité que dit la parole qui est à lire. Ce qui est à lire, c'est le réel du dire, avec la substance jouissante de ce qui fait nœud dans l'analyse, lalangue. « Ce savoir y faire » avec les analysants, c'est avec une distance prise avec cet Un fixant le réel de la jouissance irréductible, impossible à attraper

directement par quelque dire volontaire que ce soit en taisant la jouissance du symptôme. Les rêves aussi y font signe, à ne pas les interpréter.

Ce qui est à lire, c'est la jouissance de ce qui, sous le dire, s'écrit, étant à la charge de chacun analysant, analyste, de signer ce dont nul n'est l'auteur. Travail de passe oblige.

INFORMATIONS

Un après-midi des cartels se déroulera le samedi 18 janvier 2014 au local 118 rue d'Assas sur le thème : *Dialectique du désir*.

Cet après-midi est organisée dans la perspective du VIII^e Rendez-vous de l'Internationale des Forums et de la IV^e Rencontre Internationale de l'EPFCL sur le thème : *Les paradoxes du désir*.

Ces journées se dérouleront à Paris les 25, 26 et 27 juillet 2014 au Palais des Congrès 2, pl. de la Porte Maillot 75017 Paris.

L'équipe de rédaction de ce numéro du bulletin des cartels était composée de : Carlos Guevara, Elisabete Thamer et Eliane Pamart, responsable des cartels.